

Georges Feydeau

Premières pièces



BeQ



Georges Feydeau

Premières pièces

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 144 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Le dindon

Dormez, je le veux ! – Notre futur

Résumé et notes : George Feydeau, *Théâtre complet*,
Classiques Garnier, texte établi avec introduction,
chronologie, bibliographie, notices et notes par Henry
Gidel.

Par la fenêtre

Pièce en un acte représentée pour la première fois à
Paris le 1^{er} juin 1882, au Cercle des Arts Intimes.

Personnages

Hector

Emma

Résumé de la pièce

Pendant une absence momentanée de son épouse, Hector reçoit la visite de sa voisine d'en face, Emma, venue solliciter son aide. Pour donner une leçon à son mari qui, affirme-t-elle, se montre sans aucune raison d'une jalousie morbide, elle demande à son interlocuteur de lui faire la cour devant la fenêtre ouverte. Hector, ahuri, hésite à s'exécuter. Mais soudain Emma aperçoit son époux en tête à tête avec une inconnue. Elle sort rapidement, « pour lui arracher les yeux ». Hector croit alors reconnaître dans cette femme sa propre épouse et, désireux de se venger, il attend le retour d'Emma, prêt, cette fois, à satisfaire à tous ses caprices. Cependant, sa visiteuse, revenue, lui explique que l'inconnue n'était autre que la nouvelle bonne ; renvoyée de chez Hector, elle avait revêtu la robe dont sa maîtresse lui avait fait présent, d'où la confusion. Tout est bien qui finit bien.

Un salon élégant. Au fond, une porte donnant sur un vestibule : à gauche, premier plan, une fenêtre ; – à droite, second plan, une cheminée, surmontée d'une glace ; – à gauche, second plan, une porte. – Au milieu de la scène, une table servie ; – fauteuil, chaises, etc.

Scène première

Au lever du rideau, Hector, en manches de chemise et en tablier blanc, achève de mettre le couvert sur la table.

HECTOR, *seul*. – Là ! Allons ! pour un début ! Ça n'est pas mal. Ah ! je suis sûr que si quelqu'un me voyait avec mon tablier et mes côtelettes¹, il croirait tout de suite que je suis... Eh bien ! pas du tout !... Je suis avocat !.. Parole d'honneur !... Ce n'est pas ma faute... Ah ! grands dieux ! Non. C'est maman qui l'a

¹ Dans le langage populaire, favoris (qui ont vaguement la forme d'une côtelette) qu'ont l'habitude de porter domestiques, maîtres d'hôtel, garçons de café et de restaurant...

voulu. Un jour, chez ma nourrice, j'avais huit mois... je m'en souviendrai toujours ! Maman, après m'avoir bien examiné de la tête aux pieds, s'est écriée : il sera avocat ! Et je suis avocat... voilà ! C'est comme cela aussi que je me suis marié. Ce n'est pas de ma faute ! Ah ! grands dieux ! Non... C'est encore maman qui l'a voulu... Elle m'a dit : « Voilà la femme qu'il te faut ! » – Alors moi j'ai dit oui. Je ne m'en plains pas... Ma femme est jolie au possible !... mais elle est jalouse !... Jalouse à un tel point, qu'hier matin, elle m'a fait une scène épouvantable parce que je regardais Rose, notre domestique, en lui donnant des ordres... aussi le soir, comme j'avais besoin de mes pantoufles, cette fois je me tourne du côté de ma femme et je dis à Rose, qui était de l'autre côté : « Allez me chercher mes pantoufles ! ! ! » Comme cela ma femme ne pourra pas dire que je regardais Rose ! Eh bien ! elle a été furieuse ! Elle a dit que je lui donnais des ordres devant ses domestiques, et, elle s'en est allée coucher chez sa mère après avoir mis Rose à la porte. Si bien que, depuis hier soir, je suis seul au domicile conjugal... Seul, mais surveillé par madame Potin, la locataire du dessous, qui ne manquera pas de rapporter à ma femme si je suis sorti, quelles visites j'aurais reçues, et patati et patata... (*Parlant au plancher.*) Oui, mais vous enragez !... N'est-ce pas, madame Potin ? Je n'ai reçu personne et je ne suis pas sorti. (*Allant à la table.*) Et je

vais déjeuner... déjeuner sans ma femme. Ma foi tant pis !... Je l'aime, je l'adore ! Je me ferais tuer pour elle... Mais je ne veux pas mourir de faim... Mourir de faim, ça ne se comprend que lorsqu'on a bien dîné. (*On sonne.*) Tiens ! on a sonné ! Qui cela peut-il être ? Je n'attends personne. (*Nouveau coup de sonnette.*) Oh ! C'est ma femme ! je reconnais le coup de sonnette. (*Plusieurs coups de sonnette.*) Voilà ! Voilà !

Il sort.

Scène II

Hector, Emma.

EMMA, *très agitée.* – Ah ça ! vous n'entendiez donc pas ?

HECTOR, *gracieusement.* – Parfaitement, madame, mais...

EMMA, *l'imitant.* – Parfaitement, madame, mais... Imbécile, va !

Elle passe devant lui, va à la fenêtre et regarde à travers les carreaux.

HECTOR. – Hein ! (*À part.*) Eh bien, si c'est pour me

dire des choses comme celles-là qu'elle vient me voir !
(*Haut.*) Pardon, madame, mais...

EMMA, *sans se déranger.* – Allons, vite ! Votre maître !

HECTOR. – Mon maître ? c'est moi, madame.

EMMA, *de même, et haussant les épaules.* – Comment c'est vous ! Ah ! ça, vous êtes fou !

HECTOR, *ôtant son tablier et remettant sa redingote.*
– Non, madame, je suis avocat !

EMMA, *se retournant.* – Avocat !

HECTOR. – Oui, madame.

EMMA, *descendant.* – Comment, c'est vous qui...

HECTOR. – Oui madame.

EMMA. – Oh ! Monsieur ! que d'excuses ! Et moi qui vous ai traité d'imbécile !

HECTOR, *gracieusement.* – Oh ! mon Dieu, quand on ne connaît pas les gens !

EMMA. – Recevez toutes mes excuses !

HECTOR, *saluant.* – Oh ! madame !... tout à votre service. Mais pourrais-je savoir ce qui me vaut l'honneur ?

EMMA. – Voilà, monsieur.

*Elle ôte son chapeau et son manteau
qu'elle pose sur une chaise, à gauche.*

HECTOR, *à part.* – Hein !... Eh ! bien, elle s'installe ? Sapristi !... et moi qui n'ai pas déjeuné !

EMMA, *très agitée.* – Monsieur !...

HECTOR. – Madame !...

EMMA. – Êtes-vous gentilhomme ?

HECTOR, *déclamant, emporté par les souvenirs des vers de Corneille.* – « Étant sorti de vous la chose est... » Oh ! pardon, madame ?

EMMA, *insistant.* – Êtes-vous gentilhomme ?

HECTOR. – Mon Dieu, madame, cela dépend ! Il y a gentilhomme et gentilhomme, et je m'appelle Hector Bouchard.

EMMA. – Oh ! vous ne me comprenez pas ! Je parle... moralement...

HECTOR. – Ah ! moralement ! mon Dieu, oui, madame, assez gentilhomme !... (*À part.*) Où veut-elle en venir ?

EMMA – Eh ! bien, je viens vous demander un service !

Elle jette un regard vers la fenêtre.

HECTOR, *à part.* – Ah ! diable, je me suis trop

avancé !

EMMA. – Un grand.

HECTOR, *à part.* – Un grand ! mais, sacrebleu ! je ne la connais pas, moi, cette dame ! et, si ma femme rentrait.

EMMA. – Je suis mariée, monsieur.

HECTOR. – Vraiment, madame ! (*À part.*) Ouf ! je respire ! (*Haut.*) Prenez donc la peine de vous asseoir !

Ils s'asseyent à droite de la table.

EMMA. – J'ai un mari, monsieur !

HECTOR. – Naturellement.

EMMA. – Pourquoi donc naturellement ?

HECTOR. – Je dis naturellement, puisque... vous êtes mariée !... (*À part.*) Et mon déjeuner qui refroidit !

EMMA. – Oui, j'ai un mari ! un mari jaloux ! acariâtre !... qui ne me fait que des scènes.

HECTOR. – Ah ! je comprends.

EMMA – Vous comprenez ?

HECTOR. – Parfaitement ! vous venez me demander mes services.

EMMA – Vous avez deviné.

HECTOR, *prenant un code.* – Eh ! bien, très

volontiers, madame !... Voyons ! Est-ce que votre mari vous trompe ?... avez-vous des lettres, quelque chose qui puisse constituer un dossier contre lui ?

EMMA. – Contre lui ?... un dossier ? Ah, ça ! que pensez-vous donc !

HECTOR. – Mais, madame, je pense... je pense que vous voulez plaider en séparation... et que, comme avocat...

EMMA. – Moi, plaider ! mais je ne vous ai jamais parlé de cela... J'aime mon mari, moi, monsieur !...

HECTOR – Ah ! tant mieux ! Mais alors... qu'est ce que vous voulez ?... et de quoi vous plaignez-vous ?

EMMA – Mais je me plains de ce que mon mari est jaloux.

HECTOR. – Eh ! bien, ce n'est pas de ma faute, à moi ! (*À part.*) Pourquoi vient-elle me raconter tout cela ?

EMMA, *se levant, et d'un ton indigné.* – Mais, monsieur, il n'a pas de raison pour l'être, entendez-vous bien ? Il n'a pas de raison ! car, vous avez beau dire, je n'ai pas ça à me reprocher !

HECTOR. – Mais, madame, je vous ferai remarquer que je n'ai rien dit du tout. (*À part.*) Oh ! mais elle me donne chaud, ma parole d'honneur !

EMMA, *avec une émotion comique et allant à la fenêtre, dramatiquement.* – M'accuser, moi ! m'accuser de le tromper ! me faire des scènes ! me dire que je ne l'aime pas, l'ingrat !

HECTOR, *à part, allant à la table.* – Ah çà ! elle ne va pas s'en aller ! Je crève de faim !

EMMA, *avec résolution, venant à lui de manière à laisser la table entre eux deux.* – Monsieur, je suis venue chez vous, parce que vous êtes mon voisin, que vous demeurez en face de moi.

HECTOR. – Bien honoré, madame. (*À part.*). Est-ce qu'elle va faire ainsi des tournées dans tout le voisinage ?

EMMA, *s'asseyant sur la chaise près de la fenêtre.* – Et maintenant, monsieur, vous allez me faire la cour !...

HECTOR, *à part.* – Hein ?... que je... ? mais, elle est folle ! (*Haut.*) Quoi ! vous voulez que... ?

EMMA, *gracieusement, se levant et descendant à lui.* – Je vous en prie, monsieur... mais, d'abord, je ne veux pas que vous ignoriez quels sont mes sentiments à votre égard.

HECTOR, *saluant avec un peu de fatuité.* – Oh ! madame ! (*À part.*) C'est une femme romanesque ! une Juliette à la recherche d'un Roméo !

EMMA, *gracieusement, et un peu gênée.* – Monsieur ! vous êtes laid...

HECTOR. – Hein ?

EMMA, *plus gracieusement encore.* – Ne m’interrompez pas !... Vous êtes laid, commun, vous avez l’air un peu bête, vous commencez à prendre du ventre, vous ne me plaisez pas du tout, pas du tout, pas du tout.

HECTOR, *ahuri.* – Mon Dieu ! madame... vous... vous êtes bien aimable... oui ! je... (*À part.*) Oh ! je la trouve un peu crue dans ses compliments.

EMMA, *toujours gracieuse.* – Voilà votre portrait, monsieur...

HECTOR, *piqué.* – Il manque un peu d’idéalisme.

EMMA. – Ah ! que voulez-vous ! je suis impressionniste¹ ! D’ailleurs, vous savez, ce que j’en fais, c’est pour que vous n’alliez pas vous imaginer que vous me plaisez.

HECTOR. – Moi, madame, une telle supposition !

EMMA, *regardant vers la fenêtre.* – Ah ! c’est que les hommes sont si fats !

¹ Le terme avait été créé huit ans plus tôt en 1874, dans un sens défavorable, par Leroy, critique du *Charivari*, à propos d’une toile de Claude Monet intitulée *Impression, soleil levant*.

HECTOR, *à part*. – Ah ! elle nous arrange bien !

EMMA, *d'un ton décidé*. – Mais, maintenant que vous voilà convaincu, maintenant que vous savez à quoi vous en tenir, eh bien ! nous pouvons commencer, faites-moi la cour !

Elle va se replacer sur sa chaise.

HECTOR. – Ah, çà ! voyons, madame ! ce n'est pas sérieux ! Avouez que c'est une gageure.

EMMA. – Mais, du tout !

HECTOR. – Allons donc ! vous voudriez me faire croire... Ah ! tenez, finissez cette comédie et dites-moi franchement où vous voulez en venir.

EMMA. – Je veux en venir à ce que vous me fassiez la cour, là !

Elle montre la place où elle est.

HECTOR. – Mais, madame, je n'ai pas d'amour pour vous.

EMMA, *se levant et venant vivement à lui*. – Eh bien ! est-ce que vous croyez que j'en ai, moi ?

HECTOR. – Mais je ne vous connais pas.

EMMA – Ni moi non plus !

HECTOR. – Mais je suis marié.

EMMA. – Eh bien et moi aussi.

HECTOR, *furieux*. – Oh ! j'enrage.

Il remonte au-dessus de la table.

EMMA, *passant à droite*. – Voyons, monsieur, ce que je vous demande est pourtant bien simple !... Vous ne comprenez donc pas que je veux donner une leçon à mon mari, que je veux me venger de ses scènes éternelles, de ses accusations de tout instant et que je viens vous prier de m'y aider... Comprenez-vous, enfin ?

HECTOR, *au-dessus de la table*. – Moi, si je... rien du tout.

*Il prend une croûte de pain
qu'il dévore à la dérobée.*

EMMA, *à part*. – Oh ! les hommes ! bêtes ou jaloux !
(*Haut.*) Eh bien ! ça ne fait rien ! nous allons commencer... Venez près de la fenêtre.

Elle va ouvrir la fenêtre.

HECTOR, *se sauvant à l'extrême droite*. – Hein ?
mais que faites-vous, madame !

EMMA. – Vous le voyez, j'ouvre !

HECTOR. – Mais il fait un froid de loup !

EMMA. – Eh bien ! faites du feu !... le vôtre est éteint.

HECTOR. – Il est éteint d’hier soir, mais à quoi bon le rallumer, si la fenêtre est ouverte... ! Il y a cinq degrés au-dessus de zéro... Mais fermez donc, madame, mais fermez, donc ! (*À part.*) Oh ! décidément, c’est une folle !

EMMA, *désignant la maison en face.* – Fermer ! mais comment voulez-vous qu’Alcibiade nous voie, alors ?

HECTOR. – Alcibiade ! qui ça ? Alcibiade l’ancien ?

EMMA. – L’ancien ? mon mari ?

HECTOR – Eh ! je me moque pas mal de votre mari !

EMMA, *venant à lui, avec hauteur.* – Vous oubliez que vous parlez à sa femme !

HECTOR, *ahuri.* – Hein ? quoi, la femme à qui... Ah ! oui, à son mari... à Alcibiade, j’y suis. Fermez la fenêtre !

EMMA, *à part.* – Il est fou, ma parole d’honneur !

Elle retourne à la fenêtre.

HECTOR, *à part.* – Elle est tout à fait toquée ! (*D’une voix forte.*) Madame, si vous persistez à laisser cette fenêtre ouverte, je vous préviens que... que je vais m’enrhumer.

EMMA. – Bon ! je vous donnerai des mouchoirs. Allons, venez !

Elle le tire par la manche et l'entraîne vers la fenêtre.

HECTOR, *à part*. – Oh ! j'enrage. (*Haut*.) Au moins, laissez-moi mettre quelque chose sur mes épaules.

EMMA. – Tenez ! mon manteau, il est en fourrure. (*Elle lui met son manteau sur les épaules.*) Là, et maintenant commençons vite, je vous prie...

Elle s'assied.

HECTOR, *tombant assis*. – Mais, sapristi ! à quelle heure déjeunerais-je ?

Il reprend une croûte de pain.

EMMA, se levant. – Comment, monsieur ! vous n'avez pas déjeuné ? Oh ! que ne le disiez-vous ? Je suis vraiment désespérée ! (*Passant devant la table.*) Eh ! sottise que je suis, j'aurais dû m'en douter en voyant cette table... Oh ! que d'excuses à vous faire !... Allons vite, monsieur, à table et déjeunons !

Elle s'installe.

HECTOR, *stupéfait, à part*. – Comment, déjeunons ! mais je ne l'ai pas fait invitée. (*Haut, se levant.*) Pardonnez-moi, madame, mais...

EMMA. – Vous dites ?...

HECTOR. – Je dis... pardonnez-moi, madame, je ne vous ai pas invitée.

EMMA, *gracieusement*. – Oh ! qu'à cela ne tienne, monsieur, je vous pardonne !... Allons, mettez-vous là, à ma droite... la place d'honneur...

HECTOR, *s'asseyant, stupéfait*. – La place d'honneur ? (*À part.*) Non ! mais, ma parole, c'est elle qui m'invite à présent !

EMMA. – Ah ! il manque un couvert ! Sonnez donc votre domestique !...

HECTOR. – Mon domestique, c'est moi...

EMMA. – Mais que me disiez-vous donc, que vous étiez avocat ?

HECTOR. – Oui, avocat par profession ! et femme de chambre par intérim : ma femme a chassé sa domestique.

EMMA. – Tiens ! C'est comme moi : j'ai renvoyé ma femme de chambre !... Eh ! bien, puisque c'est vous qui êtes à votre service, allez me chercher un couvert.

HECTOR. – Mais, madame...

EMMA. – Quoi ! je ne puis pourtant pas y aller, moi ! Je ne sais pas où ils sont !... Allons, voyons... Allez !

Elle frappe du pied impatientement.

HECTOR, *à part*. – Oh ! c'est trop fort ! (*Haut.*) Jamais !

EMMA. – Vous dites !

Elle reffrappe du pied.

HECTOR, *à part.* – Sapristi ! et madame Potin qui est dessous. (*Haut.*) Je dis : J’y vais. (*À part.*) Oh ! Cette femme me bêtifie !

Il sort.

Scène III

EMMA, *seule, se levant et retournant à la fenêtre.* – Ah ! monsieur mon mari, vous vous permettez d’être jaloux ! Ah ! vous accusez votre petite femme quand elle est bien honnête ! Ah ! vous prétendez que l’on vous trompe ! Eh bien, puisque c’est comme cela, je veux que vous en soyez persuadé, et vous en crèverez de jalousie, et ce sera bien fait ! et ce sera bien fait ! et ce sera bien fait !

Elle frappe du pied.

Scène IV

Hector, Emma.

HECTOR. – Boum ! Voilà ! voilà le couvert !
Brrrou ! qu'il fait froid, quand on entre ici !

EMMA. – Ah ! vous voilà ! tenez ! venez m'aider !

Elle prend la table par un bout.

HECTOR – Comment, vous aider !

EMMA. – Mais oui ! À porter cette table près de la
fenêtre.

HECTOR, *se révoltant et prenant la table par l'autre
bout.* – Ah ! non, par exemple ! Ah ! non ! j'en ai assez
à la fin !

Jeu de scènes d'allées et venues avec la table.

EMMA, *lâchant la table.* – Comment, vous refusez ?

HECTOR. – Oui, je refuse... Ça n'a pas le sens
commun : on n'a jamais vu déjeuner à sa fenêtre en
plein mois de février... C'est fou !... c'est énor... c'est
énor... c'est énormément fou (*Il éternue.*) Allons !
crac ! ça y est, je suis enrhumé !

EMMA. – Que Dieu vous bénisse !

HECTOR, *à part*. – Que le diable l’emporte !

EMMA. – Monsieur, je vous ferai remarquer que, si vous aviez consenti à faire ce que je vous demandais, il y a longtemps que tout serait terminé.

HECTOR, *très enrhumé*. – Badabe, je bous ferai rebarquer, boi aussi, que... que... (*Il éternue plusieurs fois*.) Allons, je suis tout à fait pris !

Il met sa serviette sur sa tête et la noue à son cou comme un fichu.

EMMA. – Dans tous les cas, je vous préviens que, si vous ne faites pas ce que je vous demande, j’irai dire à votre femme que vous m’avez fait la cour, là !

HECTOR. – Hein ! vous iriez... ? non, vous ne ferez pas ça ! c’est impossible... Ce serait infâme (*À part*.) Oh ! les femmes, mon Dieu ! les femmes !

Il éternue.

EMMA, *d’un ton câlin*. – Alors, consentez.

HECTOR. – Voyons, madame... c’est impossible... réfléchissez...

EMMA. – Oh ! c’est tout réfléchi. Mon mari ose douter de moi ! Je veux qu’il soit puni... et cela par sa jalousie même. C’est ma vengeance, à moi...

HECTOR. – Mais avez-vous pensé quels seraient les résultats de votre conduite ?

EMMA – Ah ! parbleu, je le sais bien... il vous tuera.

HECTOR, *effrayé*. – Hein ! il me... ? Mais qu'est-ce que je ferai, moi, pendant ce temps-là ?

EMMA. – Oui, il vous tuera !... À moins que ce ne soit vous, mais j'espère bien que vous n'aurez pas l'audace de me tuer mon mari !

HECTOR. – Mais, madame !...

EMMA. – Oh ! ce sera un duel à mort, je ne l'ignore pas ! il me l'a dit souvent. Il se battra, comme on se bat dans notre pays... au vilebrequin...

Elle fait le geste de tourner un vilebrequin.

HECTOR. – Hein ! au vilebrequin ?

EMMA. – Oui, monsieur, au vilebrequin ! C'est comme cela que nous nous battons au Brésil !

HECTOR. – Mais c'est affreux... !

EMMA – Affreux.

HECTOR. – Mais, c'est épouvantable !...

EMMA, *marchant sur lui*. – Comment, cela ne vous convient pas ?

HECTOR. – Moi ? mais pas du tout, mais pas du tout ! au vilebrequin !... Ah ! pouah !

EMMA, *avec dégoût*. – Quoi ! monsieur, vous avez peur ?

HECTOR. – Mais, madame, je n'ai jamais été menuisier, moi !

Il remonte et redescend.

EMMA, *toujours avec dégoût, passant à droite.* – Oh ! ces hommes de France !

HECTOR. – Non ! tenez, madame, j'aurai autre chose à vous proposer. Croyez-moi, plaidez en séparation, c'est bien plus simple et, voyez-vous, c'est moins dangereux.

EMMA, *remarquant sur lui, en le faisant reculer vers la fenêtre.* – Plaider !... Mais, ce n'est pas une vengeance, cela ! Je vous répète que j'aime mon mari ! Ce que je veux, c'est me venger de lui ! Ce n'est pas m'en séparer.

HECTOR, *près de la fenêtre.* – Pourtant, madame...

EMMA, *de même.* – Non, ce n'est pas cela qu'il me faut. (*Le forçant à s'asseoir.*) Allons, asseyez-vous et faites-moi la cour...

HECTOR. – Jamais de la vie !

EMMA. – Ah ! prenez garde !

HECTOR. – Mais...

Elle regarde en face.

EMMA. – Ah ! Ciel ! qu'ai-je vu ? Mon mari en tête-

à-tête avec une femme !... Oh ! c'est affreux !... Ah ! le scélérat ! Ah ! le coquin ! Ah ! le misérable ! Ah ! le...
(À *Hector*.) Mon manteau ! Où est mon manteau ?

Elle tourne autour de la table en cherchant son manteau.

HECTOR, *la suivant en cherchant aussi*. – Son manteau ! Où est son manteau ?

EMMA, *apercevant son manteau sur les épaules d'Hector*. – Mais vous ne voyez pas que vous avez mon manteau ?

HECTOR. – Tiens ! c'est vrai !

Il lui rend son manteau, qu'elle met précipitamment ainsi que son chapeau.

EMMA. – Ah ! Je vais lui arracher les yeux !

Elle sort.

Scène V

HECTOR, *tombant assis sur un fauteuil*. – Ouf !... elle est partie enfin ! Oh ! quelle femme, mon Dieu, quelle femme ! Je n'en puis plus... Oh ! mais si elle revient, elle pourra bien frapper, sonner, carillonner, je

n'ouvre plus !.. J'en ai assez, moi !... (*Il éternue.*) Elle m'a fait attraper un rhume épouvantable. Allons ! je crois qu'on peut fermer la fenêtre, maintenant ! (*Il se lève et va à la fenêtre.*) Hein ! que vois-je ? Non, ce n'est pas possible ! Mais cette robe ! Je la reconnais !... je ne me trompe pas, c'est celle de ma femme, c'est sa robe grenat, sa fameuse robe grenat... Horreur ! ce Brésilien est en tête à tête avec ma femme ! Oh ! c'est affreux, la misérable ! et moi qui la croyais chez sa mère !... Oh ! mais, tout cela ne se passera pas ainsi ! je me vengerai, entendez-vous bien ? je me battrai, s'il le faut... je me battrai au vilebrequin ! Ça m'est égal, je m'exercerai pendant quinze jours, voilà tout... (*Frappé d'une idée.*) Mieux que cela ! non. Je me vengerai, mais autrement... Oh ! si cette femme pouvait revenir ! (*On sonne.*) On a sonné, c'est elle !... Courons ouvrir !

Il sort.

Scène VI

Hector, Emma.

HECTOR, *très agité.* – Entrez madame, entrez vite !

EMMA, *entrant en riant.* – Ah ! ah ! ah ! ah !

monsieur, la drôle d'aventure !...

HECTOR. – Ah ! je vous en prie, madame, ne riez pas !

EMMA. – Mais qu'y a-t-il donc ?

HECTOR. – Il y a, madame, que ce que vous me demandiez tout à l'heure... je l'accepte maintenant avec empressement !... Venez là, près de la fenêtre.

EMMA. – Ah ! oui ! mais moi, je ne veux plus !

HECTOR. – Comment ! vous ne voulez pas, mais je l'exige, moi, mais vous ne voyez donc pas qu'il faut que je me venge, que je lui fasse subir la peine du talion, dent pour dent ! oeil pour oeil ! femme pour femme ! vilebrequin pour vilebrequin !

EMMA, – Mais, monsieur...

HECTOR, *marchant sur elle*. – Ah venez, madame, venez à la fenêtre, que je vous serre entre mes bras, que je vous couvre de baisers, que je vous fasse la cour, enfin !

EMMA, *reculant, un peu effrayée*. – Ah çà ! vous êtes fou ! Mais qu'est-il donc arrivé ?

HECTOR, *allant à la fenêtre*. – Quoi ! Vous ne voyez pas que ma femme me trompe, qu'elle est avec votre mari... avec votre Alcibiade ?

EMMA. – Votre femme ! Vous voulez rire, je crois !

HECTOR. – Ah ! oui ! je veux rire... Comme si je n'avais pas reconnu sa robe !

EMMA. – Sa robe ! Non, vous perdez la tête. C'est la nouvelle femme de chambre.

HECTOR. – À d'autres, madame ! J'ai des yeux, je crois ?

EMMA. – Mais, je vous assure ! une nommée Rose que vous devez bien connaître, puisqu'elle sort de chez vous.

HECTOR. – Rose ? Comment, mon ex-femme de chambre ?...

EMMA. – Mais, oui !

HECTOR. – Est-il possible ? Quoi !... Ce serait ?...

EMMA. – Elle-même et, comme je n'étais pas là, c'est mon mari qui l'a reçue, voilà tout ! Êtes-vous convaincu maintenant ?

HECTOR, *s'essayant près de la table.* – Ah ! madame, quel poids vous m'ôtez !

EMMA. – Et voilà comme vous devenez jaloux, vous autres hommes ! Comme cela, sans raison...

HECTOR, *se levant.* – Mais, madame, cette robe... à cette femme de chambre... Ah ! mais, au fait, je me rappelle ! mais oui, ma femme la lui avait donnée... (*Retombant assis.*) Oh ! madame, comme c'est bon !

C'est comme si l'on vous versait de la gelée de groseille sur le coeur... Et ma pauvre petite femme que je soupçonnais !... Oh ! comme je vais lui demander pardon !

EMMA. – Et vous aurez raison, monsieur ! Tenez ! c'est ce qu'a fait mon mari !... et j'ai pardonné...

HECTOR. – Alors, vous ne vous vengez plus ?

EMMA. – Moi, oh ! non, certes ! mais, vous savez, il nous a vus !

HECTOR, *effrayé*. – Il nous a vus ?...

EMMA. – Parfaitement ! il m'a même demandé quelle était cette vieille femme avec qui je causais...

HECTOR. – Allons donc ! La vieille femme... c'était...

EMMA. – Oui ! Et j'ai répondu que vous étiez la belle-mère d'une de mes amies de pension ! Voilà !

HECTOR. – Belle-mère, moi ? Oh ! belle-mère est dur !... Enfin, cela vaut toujours mieux que le vilebrequin !

EMMA. – Et maintenant, monsieur, je vous demanderai la permission de me retirer. Si je suis revenue, c'est pour vous remercier de votre peu d'obligeance.

HECTOR, *surpris*. – Comment cela ?

EMMA. – Mais, oui, car, sans cela, je me serais vengée de mon mari... et il ne m'aurait pas demandé pardon...

HECTOR. – C'est vrai, pourtant...

EMMA. – Allons, monsieur, ce sera pour une autre fois.

HECTOR. – Ah ! madame, tout à votre service !
(*Saluant.*) Madame !

EMMA, *saluant.* – Monsieur ! (*On frappe au plafond.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

HECTOR. – Ne faites pas attention ! C'est la locataire du dessus qui casse du sucre¹. (*À part.*) Allons ! dès demain, je déménage ! (*Haut.*) Madame.

EMMA, *saluant.* – Monsieur.

Rideau

¹ On vendait généralement le sucre blanc en pains de forme conique qu'il fallait casser.

Amour et piano

Comédie en un acte représentée pour la
première fois sur la scène au Théâtre de
l'Athénée, le 28 janvier 1883.

Personnages

Lucile (vingt ans)

Édouard

Baptiste

Résumé de la pièce

Édouard, un jeune provincial venu à Paris et résolu à s'y lancer, veut prendre contact avec une demi-mondaine à la mode, la Dubarroy. Il se trompe d'adresse et sonne chez une jeune fille qui attendait un nouveau professeur de piano. Après quelques scènes de quiproquos, la vérité se fait jour.

Un salon élégant. Porte d'entrée au fond. À gauche, une cheminée. À droite, premier plan, une porte. À droite, second plan, un piano. Chaises, divans, tables, etc...

Scène première

Baptiste, Lucile.

Baptiste range sur le guéridon. Lucile, assise au piano fait des gammes aussi rapides que possible.

BAPTISTE, *après avoir écouté le jeu de Lucile, avec enthousiasme.* – Ah bravo !... Je demande pardon à Mademoiselle, mais Mademoiselle fait l'ouragan d'une manière !... oh !

LUCILE. – Comment « l'ouragan » ? Ce sont des gammes.

BAPTISTE. – Moi, j'appelle ça l'ouragan, Mademoiselle... Ça représente mieux à l'imagination ! tandis que « gamme », c'est bête, Mademoiselle. C'est le vent à la campagne à travers les portes. (*Il imite le*

sifflement du vent.) C'est tout à fait ça.

LUCILE. – C'est possible, mais à Paris, on appelle ça des gammes.

BAPTISTE. – Cela ne m'étonne pas ! On a la manie de traduire tout en anglais.

LUCILE. – Allons, ne commence pas... Dis-moi, maman est-elle déjà partie ?

BAPTISTE. – Il y a un bon quart d'heure.

LUCILE. – Oh ! c'est égal, en voilà une corvée ! Tu ne sais pas où est allée maman ?

BAPTISTE. – Non.

LUCILE. – Devine !... elle est allée « comparoir¹ »...

BAPTISTE. – Comparoir ?

LUCILE. – Oui, devant le Tribunal de la 9^e Chambre correctionnelle.

BAPTISTE. – Madame en police correctionnelle ?...

LUCILE. – Oh ! rassure-toi, comme témoin seulement. Une affaire de cocher ! Insulte aux agents, je ne sais quoi, et impossible de remettre encore. Enfin, voilà comment elle est allée comparoir, maman.

¹ Terme de procédure remontant au XVII^e siècle et signifiant « comparaître en justice », usité seulement à l'infinif et au participe présent. Il est tombé en désuétude au début du XX^e siècle.

BAPTISTE. – Oh ! c'est moi qui aimerais cela, à comparer.

LUCILE. – En voilà une idée !... Tiens, laisse-moi étudier mon piano. Tu me fais perdre mon temps avec tes réflexions. L'aimes-tu, au moins, le piano ?

BAPTISTE. – Oh ! quand c'est Mademoiselle qui en joue, je crois bien. Quand c'est moi, non.

LUCILE. – Comment, tu connais le piano ?

BAPTISTE. – Oui, Mademoiselle. Ma mère en avait un vieux au village.

LUCILE. – Allons donc ! Et tu t'en servais ?

BAPTISTE. – De garde-manger, oui, Mademoiselle. Au pays, nous n'avons pas les moyens de gâcher des pianos pour en faire des instruments de musique.

LUCILE. – Ah ! À propos de musique, il viendra tout à l'heure un monsieur. C'est un professeur de piano pour moi. Un professeur très célèbre. Un maestro, comme l'on dit, « un maestro di primo cartello¹ ».

BAPTISTE, *avec un soupir*. – Encore de l'anglais.

LUCILE. – Et original, paraît-il, comme on n'en voit pas. Il s'appelle... ah ! ma foi, je ne sais pas son nom,

¹ Artiste en renom (littéralement : « dont le nom est le premier de l'affiche »).

mais c'est un nom très connu.

BAPTISTE, *cherchant*. – Molière ?

LUCILE. – Mais non.

BAPTISTE. – C'est vrai, Molière, c'est un fabricant de fontaines en fonte, Molière¹.

LUCILE. – Enfin, n'importe ! Ce monsieur demandera si Madame est chez elle.

BAPTISTE. – Je répondrai que Madame est sortie.

LUCILE. – Non. Tu le feras entrer, c'est moi qui le recevrai.

BAPTISTE. – Comment, Mademoiselle, quand Madame n'est pas là ?

LUCILE. – Oui, c'est convenu avec maman. Il n'y a pas moyen de faire autrement. – Pense donc, un maestro ! on ne peut pas le prier de repasser comme un petit coureur de cachets. Quand on a rendez-vous avec un maestro, il faut être exact. Il n'y a qu'eux qui peuvent ne point l'être.

BAPTISTE, *à part*. – Tout le contraire d'un domestique.

¹ L'erreur de Baptiste vient de ce qu'il existe à la hauteur du 37, rue de Richelieu, une fontaine consacrée à Molière, édifiée en 1844 par Visconti.

LUCILE. – Enfin, c’est bien entendu ? Quand ce monsieur viendra, tu le feras entrer ; et maintenant, laisse-moi faire mes gammes.

Baptiste sort. Lucile se met au piano.

Scène II

LUCILE, *seule, assise au piano.* – Do ré mi fa sol la si do, do si la sol fa mi ré do ré mi. Ouf ! que c’est aride ! et dire qu’il faut apprendre !... Aujourd’hui on ne vous épouse que lorsque vous savez jouer du piano. Il me semble pourtant que ce n’est pas pour cela qu’on se marie. Do ré mi fa sol la si do. Les gammes surtout. Dieu ! que c’est ennuyeux !... Mais il paraît qu’elles délient les doigts... Comme si l’on ne pouvait pas être une bonne épouse sans avoir les doigts déliés. Je vous demande un peu !... Ah ! si les jeunes filles pouvaient parler librement... Je dirais tout simplement à celui qui voudrait m’épouser : « Monsieur, me voilà ! Je vais avoir vingt ans, je ne sais pas jouer du piano, mais je ne vous demande pas de savoir jouer de la flûte. Le mariage n’est pas un concert... c’est... c’est je ne sais pas bien ce que c’est... mais enfin l’on ne se marie pas pour faire de la musique ! Si vous voulez m’épouser

sans piano, voici ma main ! Si vous ne voulez pas, j'ai bien l'honneur de vous saluer... » Et voilà !... Seulement, nous autres jeunes filles, il faut toujours nous sacrifier.

Scène III

Lucile, Baptiste.

BAPTISTE. – Mademoiselle, c'est le monsieur ! le maestro, comme Mademoiselle dit, « qui prime l'eau, carpe à l'eau ».

LUCILE. – Ah ! le professeur !

BAPTISTE. – Voici sa carte.

LUCILE. – Édouard Lorillot. Tiens, c'est un drôle de nom. Ah ! C'est bien ! fais-le entrer. À propos, est-on venu de chez Brandus¹ ?

BAPTISTE. – Je ne crois pas, Mademoiselle.

LUCILE. – Passes-y tout de suite.

Lucile sort.

¹ Éditeur de musique, 1-3 boulevard des Italiens et 103 rue de Richelieu.

Scène IV

Baptiste, puis Édouard, très élégant.

BAPTISTE. – Si Monsieur veut prendre la peine d'entrer ! Mademoiselle prie Monsieur de l'attendre un instant.

ÉDOUARD, *très ému.* – Ah ! Mademoiselle prie Monsieur d'att... Elle me prie de..., alors, vous lui avez remis ma carte ? C'est très bien, mais, dites-moi, quand elle a vu mon nom, oui, qu'est-ce qu'elle a dit ?

BAPTISTE. – Elle a dit : Tiens, c'est un drôle de nom !...

ÉDOUARD. – Ah ! et voilà tout ?...

BAPTISTE. – C'est tout ce que j'ai entendu.

ÉDOUARD. – Je vous remercie.

Baptiste sort.

Scène V

ÉDOUARD, *seul*. – Allons, décidément, je me lance. Je suis à Paris depuis quinze jours, j'arrive de Toulouse, mais je ne sens pas du tout ma province. Ainsi pas d'accent, c'est peut-être parce que j'ai été élevé à Dunkerque. Je suis jeune, élégant, millionnaire... Oui, j'ai 15 000 livres¹ de rente... En province, cela suffit pour être millionnaire. Bref, cette fortune me permet d'avoir des amis qui me disent que je suis le plus parisien des Parisiens ! Je le crois. Je m'habille chez le premier tailleur, mon coiffeur est le coiffeur à la mode ! J'ai des princes que je tutoie ; un duc que je conduis ! J'ai tout, enfin, tout sauf l'essentiel. Une liaison qui me pose ! Alors je me suis dit : allons voir la Dubarroy !... Tout le monde m'en parle comme d'une des femmes les plus « chics » de Paris ! Je ne la connais pas, mais elle ne peut être que très bien et puis c'est une de ces actrices qui vous posent tout de suite un homme ! Je m'enquiers de son adresse et me voilà ! C'est très bien ici... Voilà le salon... très chic, et cette porte ?... elle

¹ Le terme « livre » était souvent utilisé à la place de « franc » lorsqu'il s'agissait de revenus.

donne sans doute sur la... hum ! nous verrons cela plus tard.

Scène VI

Édouard, Lucile.

LUCILE, *apportant de la musique.* – Je vous demande pardon, monsieur, de vous avoir fait attendre. Mais je ne trouvais pas ma musique.

ÉDOUARD, *très ému.* – Ah ! vous ne trouviez pas... Mais, ça ne fait rien, Mademoiselle.

LUCILE. – Oh ! mais moi, je ne peux pas me passer de musique. (*Elle lui fait signe de s'asseoir.*) Prenez donc la peine de vous asseoir.

ÉDOUARD. – Le fait est que la musique est un bien bel art, Mademoiselle.

LUCILE. – Ah ! le plus beau de tous, monsieur. (*À part.*) Je veux qu'il ait bonne opinion de moi.

ÉDOUARD. – Je l'adore, moi ! (*À part.*) Je flatte ses goûts.

LUCILE. – Les commencements, par exemple, sont

bien pénibles.

ÉDOUARD. – Ma foi, je ne me souviens pas d’avoir jamais commencé.

LUCILE, *à part*. – Il est très fat ! Mais c’est comme tous les artistes. (*Haut.*) Aimez-vous beaucoup Wagner, monsieur ?

ÉDOUARD. – Wagner ? le pharmacien ?

LUCILE. – Le pharmacien ?

ÉDOUARD. – Le pharmacien de Toulouse ?

LUCILE. – Mais non, le musicien.

ÉDOUARD. – Le musicien ? Ah ! oui, Wagner. J’en ai entendu parler... Oui, il paraît qu’il fait de la musique.

LUCILE, *à part*. – Comment, il paraît...

ÉDOUARD. – Oui, parfaitement, j’en ai entendu parler. (*À part.*) Si j’abordais la question. (*Haut.*) Pardon, Mademoiselle...

LUCILE. – Et Mozart, qu’en pensez-vous ?

ÉDOUARD. – Mon Dieu, je n’y pense pas, Mademoiselle, mais pardon, je...

LUCILE. – Mais alors, monsieur, quel est votre compositeur favori ?

ÉDOUARD. – Hein ?... c’est... Cordillard.

LUCILE. – Cordillard, qui est-ce ça ?

ÉDOUARD. – C'est un de mes amis.

LUCILE. – Ah !

ÉDOUARD. – Oui ! un musicien de talent. C'est l'auteur du « Chicard de Chicago ».

LUCILE. – Je ne connais pas !

ÉDOUARD. – Ah ! c'est très bien. (*Fredonnant.*)

Qu'on a du chic à Chicago

À Chicago, loin du Congo.

Il épate tous les gogos

Voilà l'chicard de Chicago !

C'est très gentil... Mais pardon, Mademoiselle, nous parlons, nous parlons, et pendant ce temps-là, je ne vous explique pas...

LUCILE. – Quoi donc, monsieur ?

ÉDOUARD. – La raison de ma présence ici.

LUCILE. – Ah ! je l'avais devinée tout de suite !

ÉDOUARD. – Ah ! vous l'avez...

LUCILE. – Mais oui.

ÉDOUARD, *à part*. – Les femmes de Paris sont d’une perspicacité !

LUCILE. – En un mot, monsieur, je vous attendais.

ÉDOUARD, *étonné*. – Ah ! vous m’att’... Vous me connaissez donc ?

LUCILE. – Moi ? pas du tout ? Mais qu’importe, on fait connaissance.

ÉDOUARD. – C’est vrai l’on... l’on... (*À part*.) Cela ira tout seul...

LUCILE. – On dit que vous êtes très à la mode.

ÉDOUARD. – J’ai un assez bon tailleur.

LUCILE. – Mais non, je veux dire que vous êtes très lancé.

ÉDOUARD. – Ah ! parfaitement.

LUCILE. – Vous avez sans doute passé par le Conservatoire¹.

ÉDOUARD. – Le Conservatoire ?... Ah ! oui,

¹ Le Conservatoire, ouvert en 1784 par le baron de Breteuil sous le nom d’*École Royale de chant et de danse* avait été installé dans la partie sud de l’Hôtel des Menus-Plaisirs du Roi, rue du Faubourg-Montmartre, où il se trouvait encore à la date où cette pièce fut représentée (au numéro 15). Il fut transféré, en 1913, 14 rue de Madrid. Mais le *Conservatoire national supérieur d’art dramatique* a encore pour siège les anciens locaux dont l’entrée se trouve maintenant 2 bis, rue du Conservatoire.

Faubourg Poissonnière ! parfaitement... J'ai passé devant ! (*À part.*) Pourquoi me parle-t-elle du Conservatoire ?

LUCILE. – Ne m'a-t-on pas dit que vous aviez eu un premier prix ?...

ÉDOUARD. – Hein ?... Oh ! il y a si longtemps ; j'avais neuf ans, et puis, c'était un prix d'orthographe ! Cela ne vaut vraiment pas la peine d'en parler. (*À part.*) Quelle drôle de conversation.

LUCILE, *à part.* – Il est un peu original.

ÉDOUARD, *brusquement.* – Mademoiselle ! je m'appelle Édouard Lorillot. Je suis âgé de vingt-cinq ans.

LUCILE. – C'est un bel âge.

ÉDOUARD, *avec fatuité.* – C'est un très bel âge !

LUCILE. – Cependant, pour ce qui nous intéresse, l'âge fait peu de chose.

ÉDOUARD. – Vous trouvez ?

LUCILE. – Certes.

ÉDOUARD. – Ah ! vous trouvez que... Cependant vous m'avouerez que les jeunes sont préférables.

LUCILE. – Eh ! eh ! les vieux ont plus d'expérience.

ÉDOUARD. – Plus d'expérience, soit ! mais enfin,

cela ne suffit pas.

LUCILE. – Je sais bien que l'on dit : « Si vieillesse pouvait ! » mais le proverbe dit aussi : « Si jeunesse savait ! »

ÉDOUARD. – Oh ! mais moi, Mademoiselle, je sais.

LUCILE. – Oh ! je ne parle pas pour vous, monsieur. On n'ignore pas que vous avez fait vos preuves.

ÉDOUARD. – Ah ! vous savez ! Bah ! ne parlons pas de cela !

LUCILE. – D'ailleurs, j'espère bien que vous me le prouvez !

ÉDOUARD. – Moi ?...

LUCILE. – Certainement.

ÉDOUARD, *avec transport*. – Mais... mais avec bonheur ! Mais quand vous voudrez. Mais n'est-ce pas pour cela que je suis venu ? Si je vous le prouverai ! Ah ! je suis aux anges !

LUCILE. – Eh ! bien, monsieur, qu'est-ce que vous avez ?

ÉDOUARD, *brusquement*. – Ce que j'ai Mademoiselle ? Mademoiselle, j'ai de la fortune.

LUCILE. – Oh, alors, c'est uniquement pour l'amour de l'art que...

ÉDOUARD. – Oh ! et de l'artiste, Mademoiselle, et de l'artiste.

LUCILE, *saluant*. – Monsieur ! (*À part.*) Il est très galant.

ÉDOUARD. – En un mot, Mademoiselle, je tiens à vous dire... en passant que je serai très facile sur toutes les questions, comment dirai-je ? sur toutes les questions pécuniaires.

LUCILE. – Mais, monsieur, on a dû vous dire, je suppose, quelles sont les conditions.

ÉDOUARD. – Les conditions ?

LUCILE. – Oui.

ÉDOUARD. – Du tout, on ne m'a rien dit. (*À part.*) Elle va m'écorder.

LUCILE. – Mon Dieu, monsieur, c'est 400 francs par mois à quatre séances par semaine.

ÉDOUARD, *ahuri*. – Ah ! c'est... c'est à la séance ?

LUCILE. – Oui, monsieur.

ÉDOUARD. – 400 francs par mois. Et voilà tout ?

LUCILE. – Quoi, monsieur, vous ne trouvez pas cela suffisant ?

ÉDOUARD, *à part*. – Et l'on dit que la vie est chère à Paris.

LUCILE. – Il semblerait que vous n’êtes pas satisfait ?

ÉDOUARD. – C’est qu’en vérité, je suis étonné...

LUCILE. – Ah ! vous m’aviez promis, monsieur, de vous montrer facile et puis, vous savez, si tout va bien ! Eh bien ! je puis vous dire que l’on ne refusera pas une petite gratification à la fin du mois.

ÉDOUARD. – Ah ! bon !... Ah ! très bien !... je me disais aussi... oui, oui, oui. (*À part.*) Connu, les petites gratifications.

LUCILE. – Enfin, voilà, monsieur ! Au reste, ce n’est pas moi qui m’occupe de ces détails d’intérieur et, si vous ne trouvez pas que soit suffisant, eh bien ! vous parlerez à ma mère.

ÉDOUARD. – Aïe ! aïe ! Vous avez une mère ?

LUCILE. – Plaît-il ?

ÉDOUARD. – Je dis, vous avez une mère... une vraie ?

LUCILE. – Je ne vous comprends pas, monsieur ; vous avez bien dû la voir, je suppose, sans cela vous ne seriez pas ici.

ÉDOUARD. – Ah ! oui, oui, en effet. (*À part.*) Je n’ai rien vu du tout.

LUCILE. – Eh bien ! alors, monsieur, vous pourrez

vous entendre avec elle.

ÉDOUARD. – Aïe ! Aïe ! !

LUCILE. – Pourtant, je doute qu'elle consente à la moindre modification.

ÉDOUARD. – Elle ne consentira pas, vous croyez ?

LUCILE. – J'en suis même à peu près sûre.

ÉDOUARD. – Eh bien ! alors, puisqu'il le faut, Mademoiselle, je me résigne. Va pour 400 francs par mois.

LUCILE. – Et à quatre séances par semaine.

ÉDOUARD. – À quatre séances.

LUCILE. – Allons, voilà qui est bien, monsieur. Et maintenant, si vous le permettez, nous allons commencer.

ÉDOUARD. – Hein !... nous allons... comme ça, tout de suite ?

LUCILE, *tout en cherchant un objet qu'elle ne trouve pas.* – Oui, si vous voulez bien. (*À part.*) C'est étrange ! Qu'est-ce que j'ai pu en faire ?

ÉDOUARD, *à part.* – Ah çà ! qu'est-ce qu'elle cherche ?

Il cherche lui-même des yeux.

LUCILE, *à part.* – Allons, je l’aurai laissée dans ma chambre. (*Haut.*) Je suis à vous, monsieur.

Édouard s’incline. Elle sort.

Scène VII

Édouard, puis Baptiste.

ÉDOUARD. – Hum ! Cela n’a pas été long ! Ah ! cela se fait militairement dans cette maison. Sapristi ! une, deux, en avant, marche ! voilà le progrès ! Comme on est en retard en province... Enfin, voilà une petite aventure qui va joliment me lancer. Elle est sortie... par là...

Il se dirige vers la porte par où est sortie Lucile.

BAPTISTE, *apportant une partition de musique et la remettant à Édouard.* – Voici, monsieur.

ÉDOUARD. – Qu’est-ce que c’est que cela ?

BAPTISTE. – C’est un livre que Mademoiselle appelle comme ça : « Les sonnettes de bête à veine » et que Mademoiselle a dit de remettre à Monsieur.

ÉDOUARD, *étonné.* – Les sonnettes des bêtes à

veine ?

BAPTISTE. – Oui. Ca doit être de la botanique.

ÉDOUARD, *lisant*. – Ah ! « Les sonates de Beethoven ».

BAPTISTE. – Monsieur croit ? C'est possible ; seulement, ça ne signifie plus rien, alors.

ÉDOUARD. – Mais qu'est-ce qu'elle veut que j'en fasse ?

BAPTISTE. – C'est sans doute pour que Monsieur fasse la lecture.

ÉDOUARD. – Ah ? merci.

Il se dirige de nouveau vers la porte.

BAPTISTE. – Je demande pardon à Monsieur, mais Monsieur sait-il où il va ?

ÉDOUARD. – Mais oui, mon ami, mais oui.

BAPTISTE. – Ah ! c'est que cette chambre...

ÉDOUARD. – Eh bien ! quoi ? Est-ce que par hasard ? Parle... (*Tirant un louis de sa poche.*) Parle donc, voyons.

BAPTISTE, *regardant le louis avec convoitise, à part*. – Un louis ! (*Haut.*) Eh bien ! c'est... c'est la chambre à coucher.

ÉDOUARD. – Eh bien ! oui, la chambre, le temple de

Vénus, le sanctuaire discret...

BAPTISTE. – Où repose la mère de Mademoiselle, oui, monsieur.

ÉDOUARD, *ahuri, remettant le louis dans sa poche.*
– Hein ! quoi ! c'est la mère ! c'est la mère qui..., mais c'est impossible !

BAPTISTE, *à part.* – Eh bien ! et ma pièce ! (*Haut.*)
Pardon, monsieur.

Il tend la main.

ÉDOUARD, *lui donnant une pièce.* – Ah ! c'est juste... Voilà vingt francs.

BAPTISTE. – Mais, monsieur, c'est vingt sous.

ÉDOUARD. – Oui, cela ne fait rien ; gardez-les tout de même.

Baptiste sort.

Scène VIII

Édouard, puis Lucile.

ÉDOUARD. – C'est la mère, c'est la mère qui..., et moi qui croyais que... Oh ! Oh ! et voilà le

renseignement que je paie au poids de l'or !...

LUCILE, *tenant une baguette assez longue à la main.*
– Voici monsieur tout ce que j'ai pu trouver.

ÉDOUARD. – Qu'est-ce que c'est que ça ?

LUCILE. – C'est le bâton !

ÉDOUARD. – Et c'est pour ?...

LUCILE. – Oui, je trouve qu'il n'y a pas moyen de bien jouer sans cela.

ÉDOUARD. – Cela, c'est une drôle d'idée, par exemple.

LUCILE. – Tenez, mettez-vous là ! Prenez une chaise, et battez !

ÉDOUARD, *prenant la chaise.* – Ah ! il faut que... (*À part.*) Elle veut me faire battre les meubles à présent ?

LUCILE. – Allons, tenez ! (*Elle va au piano.*) Ah ! je ne suis pas très forte, je vous en préviens.

ÉDOUARD, *à part.* – Ah ! c'est une épreuve, comme dans la franc-maçonnerie.

ÉDOUARD. – Allons, commençons ! battez !

ÉDOUARD. – Je veux bien, moi. Mais je vous préviens que cela fera peut-être un peu de poussière.

LUCILE. – Comment, de la poussière ? Allons, voyons ! (*Elle commence son morceau.*)

ÉDOUARD, *derrière Lucile, se met à battre les chaises, dont il sort beaucoup de poussière.* – C'est égal, c'est humiliant ! enfin.

LUCILE. – Eh bien, monsieur, vous n'allez pas en mesure !

ÉDOUARD. – Mais je fais comme je peux !

Il continue.

LUCILE, *se retournant.* – Ah ! monsieur, quelle poussière ! Mais que faites-vous ?

ÉDOUARD. – Mais, vous voyez, je bats.

Elle éternue.

LUCILE. – Mais qui est-ce qui vous a dit ?

ÉDOUARD. – Mais c'est vous, Mademoiselle.

LUCILE. – Moi ?

ÉDOUARD. – Vous m'avez dit de battre.

LUCILE. – Eh bien ! oui, la mesure !

ÉDOUARD. – Ah ! la mesure ! C'est la mesure qu'il faut battre ?

LUCILE. – Mais oui ! (*À part.*) Quel drôle de professeur !

ÉDOUARD, *s'essuyant le front.* – Oh ! la, la, la, la la !

LUCILE. – Allons, recommençons !

Elle recommence son morceau et Édouard, derrière elle, bat la mesure tant bien que mal ; insensiblement, il quitte le piano, et tout en continuant à battre, il arrive jusqu'au milieu de la scène.

ÉDOUARD, *à part*. – Quelle aventure, mon Dieu ! Ah ! tout n'est pas rose dans le rôle de protecteur d'actrices. Être obligé de battre la mesure quand on n'entend rien à la musique... Si mes amis me voyaient, comme ils riraient !... (*Lucile s'arrête et regarde Édouard qui continue à battre la mesure tout en parlant tout seul.*) Je ne lui ai pas demandé de la musique, moi... Eh bien ! me voilà obligé d'avalier un morceau ennuyeux... qu'elle ne joue pas bien, après tout. Ce n'est pas pour cela que je suis venu, moi !... Enfin, je me lance.

LUCILE. – Eh bien ! monsieur, qu'est-ce que vous faites !

ÉDOUARD. – Vous voyez, je bats la mesure.

LUCILE. – Mais il y a longtemps que je ne joue plus.

ÉDOUARD. – Oh ! pardon.

LUCILE, *à part*. – Allons, il est très distrait.

ÉDOUARD. – Mademoiselle, vous devez être

fatiguée ?

LUCILE. – Moi ? pas du tout, monsieur.

ÉDOUARD. – Voyez-vous, la musique est une belle chose, mais il ne faut pas en abuser.

LUCILE. – Mais je ne fais que commencer.

ÉDOUARD, *à part*. – Comment, elle ne fait que commencer ! (*Haut.*) Mais il y en a déjà trop, Mademoiselle, il y en a déjà trop !

LUCILE. – Cependant, monsieur, songez que nous n'avons que quatre séances par semaine et qu'elles ne sont que d'une heure.

ÉDOUARD. – C'est bien pour cela... Si vous me jouez du piano pendant l'heure entière, qu'est-ce qui nous restera pour...

LUCILE. – Pour ?

ÉDOUARD, *embarrassé*. – Hein ?... pour... pour le reste !

LUCILE, *à part*. – Allons, je crois qu'il a un petit grain !

ÉDOUARD. – Non, tenez, croyez-moi, laissez votre piano ! Vous aurez bien le temps quand je serai parti. Voyons, fermez cela ! (*Il ferme le piano.*)

LUCILE, *à part, s'asseyant*. – Il a une façon de

donner sa leçon, par exemple !

ÉDOUARD, *s'asseyant près d'elle*. – Et maintenant, causons. Chère Mademoiselle – laissez-moi vous appeler ainsi – aimez-vous les huîtres ?

LUCILE, *étonnée*. – Monsieur !...

ÉDOUARD. – Je vous demande si vous aimez les huîtres.

LUCILE, *reculant sa chaise*. – Beaucoup, monsieur. (*À part.*) Je ne suis pas rassurée.

ÉDOUARD, *tirant son carnet et écrivant*. – Alors, nous disons des huîtres !... Et la bisque, hein ! Qu'est-ce que vous pensez d'une bonne bisque ?

LUCILE, *un peu inquiète*. – Je n'en ai jamais mangé.

ÉDOUARD. – Oh ! c'est excellent ! (*Inscrivant.*) Des huîtres et une bisque, bien !... Et maintenant, qu'est-ce que vous demandez ?

LUCILE. – Mais je ne demande rien.

ÉDOUARD. – Au reste, je ferai tout pour le mieux, rapportez-vous-en à moi.

Il continue à écrire sur son carnet, puis déchire la feuille et la plie.

LUCILE. – Heureusement que sa folie est douce.

ÉDOUARD. – Avez-vous une enveloppe,

Mademoiselle ?

LUCILE. – Là, monsieur, là, sur la table.

ÉDOUARD, *s'asseyant à la table*. – Vous ne faites rien à minuit, n'est-ce pas ?

LUCILE. – Moi ?

ÉDOUARD. – Oui, après le théâtre, ce soir.

LUCILE. – Mais je ne vais pas au théâtre, ce soir.

ÉDOUARD. – Ah ! vous faites relâche ? Ah bien ! Cela vaut encore mieux.

LUCILE, *à part*. – Et on le laisse sortir comme cela, tout seul !

ÉDOUARD, *prend une enveloppe et écrit l'adresse qu'il lit à mi-voix*. – M. Brébant¹, boulevard Montmartre. Voilà qui est fait ! comme cela on nous retiendra le cabinet pour minuit. (*Haut.*) Voulez-vous me permettre, chère Mademoiselle, de sonner votre domestique ?

LUCILE, *sonnant*. – Il va venir, monsieur.

ÉDOUARD. – Je vous remercie.

BAPTISTE, *entrant*. – Mademoiselle a sonné ?

¹ Ce restaurant, alors une des meilleures tables de Paris, était en réalité situé 32 boulevard Poissonnière, à l'angle du Faubourg Montmartre où se trouve encore actuellement un café-brasserie du même nom.

ÉDOUARD, *lui remettant la lettre et une pièce d'argent.* – Dites-moi, mon garçon, veuillez remettre cette lettre à un commissionnaire pour qu'il la porte tout de suite à son adresse.

BAPTISTE. – Bien, monsieur.

LUCILE. – Ne t'éloigne pas.

Il sort.

ÉDOUARD. – Allons, ça va bien ! Voyons, de quoi allons-nous causer ?... Tenez, parlons un peu de vous..., de vos succès... Figurez-vous que je n'ai pas encore vu la pièce.

LUCILE. – Quelle pièce ?

ÉDOUARD. – Eh ! *La Petite Cabaretière*¹, parbleu !

LUCILE. – Oh ! Mais ce n'est pas une pièce pour les jeunes filles.

ÉDOUARD. – Mais je ne suis pas une jeune fille, moi.

LUCILE. – Vous, non, je le sais bien ! Aussi, n'est-ce pas pour vous que je parle.

ÉDOUARD. – Eh ! tenez, j'irai ce soir.

LUCILE. – Ah ! bien, oui, c'est une idée ! (*À part.*)

¹ Titre inventé par l'auteur.

S'il croit que cela m'intéresse.

ÉDOUARD. – Mais, vous savez, c'est uniquement pour vous.

LUCILE, *étonnée*. – Ah ! c'est pour moi que...

ÉDOUARD. – Oh ! uniquement !

LUCILE. – Vous êtes trop aimable. (*À part.*) Pauvre garçon, c'est triste à son âge !

ÉDOUARD. – Ah ! vous faites joliment parler de vous en ce moment !

LUCILE, *stupéfaite*. – De moi ?

ÉDOUARD. – Dame ! Tout Paris vous admire ! Votre nom est dans toutes les bouches, tous les journaux vous portent aux nues !

LUCILE, *même jeu*. – Moi !

ÉDOUARD. – Aussi, ce que vous avez d'adorateurs !

LUCILE. – Oh !

ÉDOUARD. – Ce qu'il y a de coeurs qui brûlent pour vous !

LUCILE. – Monsieur...

ÉDOUARD. – Eh bien ! non, tout cet encens, toutes ces louanges ne vous éblouissent pas ! Vous êtes là, toujours simple, impassible, au milieu de votre gloire et comme insouciant aux choses du dehors. L'orgueil

qu'amène souvent la renommée n'a pas de prise sur vous et votre accueil est si charmant qu'on se trouve tout de suite à l'aise en votre présence. Ainsi, tenez, moi, quand je suis venu à vous tout à l'heure, timide et tremblant, vous ne m'avez pas repoussé, vous m'avez accueilli, très bien accueilli, avec de la musique... même beaucoup de musique et, au lieu de l'échec que j'attendais, c'est un triomphe que je remporte ! Je craignais d'être mis dehors et, non seulement je reste, mais encore, vous me faites l'honneur d'accepter un petit souper chez Brébant. Tenez, Mademoiselle, ma chère Mademoiselle..., laissez-moi vous le dire, vous êtes un ange.

LUCILE, *effrayée*. – Assez, monsieur, assez...

ÉDOUARD. – Eh bien ! non, ce n'est pas assez ! Je suis riche, moi, j'ai de la fortune ! Je veux que vous ayez tout ce que vous désirez ! qu'il n'y ait un de vos caprices qui ne soit immédiatement satisfait !... 400 francs par mois, dites-vous ? Mais vous en aurez le double ! le triple ! plus que vous n'en voudrez ! Vous aurez des huîtres à tous vos repas, puisque vous les aimez ! Mais vous m'aimerez un peu, moi aussi. (*Lui prenant les mains.*) Dites-moi, n'est-ce pas que vous m'aimerez un peu ?

LUCILE, *effrayée*. – Ah ! laissez-moi, monsieur !

ÉDOUARD. – Voyons, vous ne me comprenez pas !

Vous n'avez donc jamais lu *Roméo et Juliette*, *Paul et Virginie*, *Daphnis et Chloé*, *Héloïse et Abélard* ? Eh bien ! voilà ce que je suis, un Roméo sans Juliette, un Paul privé de Virginie, un Daphnis à la recherche d'une Chloé, un Abélard à la... non, ça n'a pas de rapport...¹ Mais enfin, c'est vous que j'ai choisie... C'est vous que j'aime et l'amour m'a rendu fou !

LUCILE, *effrayée*. – Fou ! J'en étais sûre... Oh ! mon Dieu, que faire ?

Elle recule, effrayée.

ÉDOUARD. – Venez, venez près de moi !

LUCILE. – Ah ! laissez-moi !

ÉDOUARD. – Quoi, je vous fais peur ?

LUCILE. – Ah ! je vous en prie, laissez-moi !

ÉDOUARD. – Mais je ne veux pas vous faire de mal. Mais ne tremblez donc pas comme ça, voyons, qu'est-ce qui peut vous effrayer dans mes paroles ?... Je ne vous dis que des choses très... très logiques, cependant !

LUCILE, *tremblante*. – Oui, oui, monsieur, très logiques. (*À part.*) Il ne faut jamais les contrarier.

¹ Allusion aux couples célèbres qui sont les héros d'œuvres portant leur nom. Les plaisanteries grivoises concernant la mutilation que le chanoine Fulbert avait infligée à Abélard étaient courantes.

ÉDOUARD, *s'asseyant*. – Tenez ! Vous le voyez... je suis très calme, je m'assieds !... Là, vous n'avez plus peur, n'est-ce pas ?... Avouez que c'était de l'enfantillage.

LUCILE. – Oh ! monsieur, un pareil discours, à moi !

ÉDOUARD. – Voyons ! C'est donc la première fois que l'on vous parle de la sorte ?

LUCILE. – Oh ! monsieur.

ÉDOUARD. – Il me semble cependant qu'au théâtre...

LUCILE. – Au théâtre ?...

ÉDOUARD. – Dame ! quand on est actrice...

LUCILE. – Actrice ! Qui ça ?

ÉDOUARD. – Mais, vous !

LUCILE. – Moi ! actrice !

ÉDOUARD, *soupçonnant la vérité*. – Mais dame, oui !...

LUCILE. – Mais jamais de la vie, monsieur !

ÉDOUARD. – Hein ! quoi ! vous... vous n'êtes pas ?...

LUCILE. – Mais pas du tout !

ÉDOUARD, *même jeu*. – Vous n'êtes pas Mlle Dubarroy ?

LUCILE. – Mlle Dubarroy, quelle idée !

ÉDOUARD. – Oh ! allons, vous voulez rire ! Avouez que vous voulez rire.

LUCILE. – C'est très sérieux, je vous assure.

ÉDOUARD. – Mais alors, je... je ne comprends pas... je perds la tête... Pourquoi suis-je ici ?

LUCILE. – En effet, monsieur, je ne vois pas... je me demande...

ÉDOUARD, *s'embrouillant*. – Ah ! vous vous demandez ?... C'est comme moi... je me demande... ça fait que nous nous demandons tous les deux... (*À part.*) Je dois être absolument ridicule.

LUCILE, *subitement*. – Attendez donc... je crois que je comprends, mais oui, c'est cela !... Je sais que nous avons une actrice pour voisine, ce doit être Mlle Dubarroy, et alors, vous vous serez trompé de maison, voilà. Elle demeure au 2 *bis*, et ici, c'est le numéro 2.

ÉDOUARD, *ahuri*. – Ah ! c'est le numéro...

LUCILE. – Deux ! parfaitement !

ÉDOUARD, *même jeu*. – Ah ! c'est le... en vérité, je n'en reviens pas ! Je me suis trompé d'hôtel et c'est dans celui d'à côté que... tandis que moi, je... Où est mon chapeau ?

LUCILE. – Le voici, monsieur.

ÉDOUARD. – Oh ! Mademoiselle, je suis confus, honteux...

LUCILE. – Mon Dieu, tout le monde peut faire des erreurs, monsieur. Et tenez, moi-même, je vous prenais pour un professeur de piano.

ÉDOUARD. – Professeur de piano, moi ! Mais je ne sais pas en jouer.

LUCILE. – Voilà pourquoi je vous ai fatigué de ma musique, pourquoi je vous ai fait battre la mesure, ce dont vous vous acquittez assez mal, il faut vous rendre cette justice.

ÉDOUARD. – Ah ! c'est que je n'ai jamais été chef d'orchestre, moi, voyez-vous.

LUCILE. – Enfin, monsieur, tout s'explique et tout s'arrange.

ÉDOUARD. – Et je vous fais mes excuses.

LUCILE, *saluant*. – Monsieur ! et maintenant, je vous rends votre liberté !

ÉDOUARD. – Je comprends, Mademoiselle.

LUCILE. – Mlle Dubarroy demeure à côté.

ÉDOUARD. – Oh ! je n'irai point chez Mlle Dubarroy, je n'en ai plus envie, je vous assure. (*Avec un peu d'émotion.*) Mademoiselle, j'espère qu'un jour ou l'autre, bientôt peut-être, j'aurai l'honneur de vous

être présenté.

LUCILE. – Mon Dieu ! on se retrouve, dans le monde.

ÉDOUARD. – Et que je pourrai ainsi renouer régulièrement une connaissance faite aujourd’hui d’une si étrange façon !

LUCILE. – Je souhaite que le hasard vous vienne en aide, monsieur.

ÉDOUARD. – Oh ! au besoin, ce sera moi qui l’aiderai, Mademoiselle... (*Saluant.*) Mademoiselle !

LUCILE, *saluant.* – Monsieur.

ÉDOUARD. – Mademoiselle... (*À part.*) Allons, j’étais bien venu pour me lancer, mais je n’aurais jamais cru que ce fût dans cet état là !

Rideau

Gibier de potence

Comédie-bouffe en un acte représentée pour
la première fois à Paris, le 20 février 1885,
au Concert Parisien.

Personnages

Plumard, le mari.

Pépita, l'épouse.

Taupinier, l'amant.

Mariette, la bonne.

Lemercier (Aristide Grogard).

Dubrochard.

Deux agents.

La scène se passe à Paris, de nos jours. Toutes les indications sont prises de la droite du spectateur.

Résumé de la pièce

L'herboriste Plumard a épousé Pépita, une chanteuse de café-concert. Il vient de s'apercevoir qu'elle le trompait avec son ami Taupinier. Aussi adresse-t-il au commissaire de police une lettre anonyme lui signalant qu'il trouvera dans son appartement à dix-sept heures – moment où Taupinier a l'habitude de venir chez lui – un dangereux malfaiteur.

Sur ces entrefaites, se présente un certain Lemercier, en réalité Aristide Grogard, professeur de rhétorique à Quimper qui, sous un prétexte futile, désire entrer en relation avec Pépita qu'il a eu l'occasion d'admirer sur la scène. Gêné par la présence de son mari, il se retire.

Taupinier apporte le journal à sa maîtresse. On vient d'identifier l'auteur d'un abominable crime commis à Suresnes : c'est un certain Lemercier. Justement voici le visiteur de retour. Il avait oublié son parapluie. Pépita et Taupinier se persuadent qu'il s'agit de l'assassin. La chanteuse court prévenir le commissaire. Taupinier resté seul avec Lemercier et, peu rassuré, lui fait croire qu'il est lui-même un malfaiteur endurci. Effrayé, son interlocuteur se vante à son tour d'avoir commis les pires forfaits.

Le délégué du commissaire, après avoir successivement arrêté Plumard, Taupinier et Grognard, découvre enfin la vérité. Le professeur, pour toujours dégoûté des actrices, regagnera sa Bretagne.

Un salon octogone, chez Plumard, mobilier élégant. – Porte au fond donnant sur le vestibule. – À gauche, premier plan, une cheminée. – À droite, premier plan, une porte donnant dans les appartements de Plumard. Dans le pan coupé de gauche, une porte donnant sur un cabinet noir. – Dans le pan coupé de droite, une porte donnant dans les appartements de Pépita. – Entre la porte du fond et le pan coupé de droite, une petite console. – À droite, premier plan, sur le devant de la scène, une table avec un tapis et ce qu'il faut pour écrire. – À droite et à gauche de la table, une chaise. – Au premier plan à gauche, sur le devant de la scène, une autre chaise. – Au fond, de chaque côté de la porte d'entrée, une chaise. – Sur la cheminée un mètre impliable en bois ; contre la cheminée, un petit cerceau à sonnettes pour enfant.

Scène première

Pépita, Plumard.

PLUMARD, *écrivant à la table de droite.* – ... Vous le reconnaîtrez facilement à son air de profond crétinisme. Signé : un anonyme... qui ne dit pas son nom. (*Parlé.*) Là ! voilà qui est fait... Et maintenant à nous deux, mon bonhomme.

PÉPITA, *lisant le journal.* – Ah ! mon Dieu !

PLUMARD, *sursautant.* – Qu'est-ce qu'il y a ?

PÉPITA. – Elle est morte.

PLUMARD. – Qui ça ?

PÉPITA. – La victime du crime de Suresnes.

PLUMARD. – Oui ? Eh bien ! qu'est-ce que ça me fait à moi ?

PÉPITA, *avec dédain.* – Monsieur Plumard ! vous n'avez pas de coeur... Toutes les fois que ce n'est pas vous qui mourez, ça vous est égal.

PLUMARD. – Ah ! tu sais, c'est le mépris de la vie qu'avaient nos pères... le mépris de la vie des autres.

PÉPITA. – Tenez ! vous ! vous êtes trempé comme un Curiace.

PLUMARD. – Ma bonne amie, on dit « cuirasse... » Tu ne dis pas un « curiassier ! » mais un « cuirassier »... il ne faut pas confondre *cur* et *cuir*...

PÉPITA. – Oh ! vous ne les confondez pas, vous, les cuirs... (À part.) Quel ignare ! Et dire que c'est mon mari... Ah ! pourquoi faut-il que moi, la Lamballe...¹ une étoile d'opérette à la mode, j'aie épousé cet ancien herboriste...

Elle se plonge dans son journal.

PLUMARD. – C'est étonnant comme la femme est ignorante sur certaines choses.

PÉPITA. – ... Après une nuit d'agonie... pendant laquelle le sang de la jeune femme s'était complètement tourné...

PLUMARD. – Quand le sang tourne on doit prendre des dépuratifs... trois sous de chicorée amère, quatre sous de cresson... Si elle avait vu un herboriste...

PÉPITA. – Mon ami ! on ne vous demande pas de

¹ Les demi-mondaines – chanteuses ou non – abandonnaient souvent leur patronyme roturier pour un nom plus distingué (Ici, celui de la princesse de Lamballe – 1749-1792 – amie de Marie-Antoinette). De même dans *Le Bourgeon*, Étienne se présente sous le nom de « madame de Marigny ».

consultation.

PLUMARD. – Je ne dis pas non ! mais tu sais, nous autres, dans la médecine...

PÉPITA. – Où ça ! La médecine ! je vous demande un peu ! un ancien herboriste ! Ce n'est pas de la médecine, c'est tout au plus du médicament.

PLUMARD. – Les médecines sont des médicaments, ma bonne amie.

PÉPITA. – Oui, c'est bon ! (*Lisant.*) « *La malheureuse est morte... on a même profité de cela pour l'enterrer...* » (*Parlé.*) C'est horrible !

PLUMARD. – Ah ! qu'est-ce que tu veux... la mort, c'est la vie !

PÉPITA. – Et cet assassin qu'on ne retrouve toujours pas... C'est égal, à l'heure qu'il est, on doit le tenir... Nous verrons ça dans un journal du soir... Quand Taupinier sera là, je l'enverrai...

PLUMARD. – Ah ! M. Taupinier va venir !

PÉPITA, *se levant.* – Ça vous fâche... Mais qu'est-ce que vous avez donc contre lui ?...

PLUMARD, *sèchement.* – Moi ! rien ! (*Pépita lève les épaules et se replonge dans sa lecture. – Au public.*) Il fait la cour à ma femme, voilà tout ; et ça me vexé... quand il vient, on m'envoie faire jouer Bébé... avec ce

cerceau. Voilà six mois que ça dure ! heureusement je ne suis pas un de ces maris aveugles... j'ai tout compris... depuis hier soir... Ah ! c'est que l'ai lu *Othello*... Un drame d'un Anglais,... qui écrit même très bien le français pour un étranger... Ça m'a ouvert les yeux ! J'ai pensé tout de suite aux oreillers... mais j'ai trouvé ça un peu anglais pour moi... J'ai préféré quelque chose de plus gascon... J'ai pris une plume et j'ai écrit au commissaire de police : (*Tirant sa lettre de sa poche et lisant.*) « *Monsieur le commissaire, soyez chez M. Plumard, 7, rue aux Ânes, ce soir à cinq heures ! vous trouverez dans un salon un malfaiteur de la pire espèce ! vous le reconnaîtrez facilement à son air de profond crétinisme.* » – Entre nous je n'étais pas fâché de le bêcher un peu !... Il est quatre heures moins cinq et dans une heure cinq... Ah ! nous allons bien rire.

On sonne.

Scène II

Les mêmes, Taupinier.

TAUPINIER. – C'est moi.

PÉPITA. – Ah ! vous arrivez bien ! Vous allez

retourner me chercher un journal du soir et puis vous passerez à la Préfecture de Police...

TAUPINIER. – Encore ! Quelle existence ! C'est bon ! je m'envole et je reviens, rapide comme l'oiseau.

Fausse sortie.

PLUMARD, *entre les dents.* – Va donc, pierrot !

TAUPINIER. – Qu'est-ce qu'il faudra faire à la préfecture ?

PÉPITA. – Demander si l'on n'a pas retrouvé ma petite broche... ma tête de chien en diamant... vous savez.

PLUMARD. – Ah ! ton petit Médor.

TAUPINIER. – Oui ! Auquel madame tenait tant... parce que c'était un souvenir.

PLUMARD, *brusquement.* – Un souvenir ! Ah ! de qui donc ?

PÉPITA, *vivement.* – Eh ! bien, de chose... machin... mon père... qui l'avait porté toute sa vie... vous comprenez si j'y tiens ?

PLUMARD. – Une relique paternelle, c'est sacré... Ainsi comme cela, votre père portait des broches en diamant ?

PÉPITA, *balbutiant.* – Oui, dans les bals officiels !

Comme il n'était pas décoré, alors pour ne pas avoir l'air d'un domestique...

PLUMARD. – Oui... on prenait cela pour un ordre étranger...

TAUPINIER. – C'est très ingénieux !... Allons ! je me sauve...

PLUMARD, *le rattrapant par le pan de son vêtement.*
– Ah ! dites donc !... pas pour longtemps au moins... Oh ! mais vous avez le temps, vous savez... il est quatre heures cinq, vous avez encore quarante-cinq bonnes minutes devant vous !

TAUPINIER, *qui ne comprend pas.* – Ah ! j'ai...

PLUMARD. – Oui ; seulement soyez là un peu avant cinq heures, vous me ferez plaisir.

TAUPINIER. – Bon ! Bon ! Adieu !

Il sort.

PÉPITA. – Quel excellent garçon !

PLUMARD. – Oui, va ! mais nous allons bien rire tout à l'heure ! mon Dieu ! que nous allons rire !

Scène III

Les mêmes, Mariette, puis Lemer cier.

MARIETTE. – Madame, c’est un monsieur qui s’appelle M. Lemer cier ! Il demande si madame est visible ?

PÉPITA. – Lemer cier ?... Inconnu. Faites entrer et priez d’attendre ! Venez-vous, Plumard !

PLUMARD. – Voilà, ma bonne amie !

Ils sortent.

MARIETTE. – Si monsieur veut prendre la peine d’entrer, madame vient dans un instant...

LEMERCIER, *portant un panier, contenant un petit chien, sous un bras et un parapluie sous l’autre.* – Vous avez annoncé M. Lemer cier, n’est-ce pas ?...

MARIETTE. – Oui, monsieur.

LEMERCIER. – C’est bien.

Elle sort.

Scène IV

Lemercier, seul.

LEMERCIER. – M. Lemercier, c'est ça, c'est bien ça... Quand je dis « c'est bien ça », ça n'est pas ça du tout... Je m'appelle Aristide Grogard... professeur de rhétorique à Quimper. Quant à Lemercier, c'est le nom de ma belle-mère... parce que, quand je fais mes fredaines, je ne tiens pas à compromettre mon nom... alors je prends celui de ma belle-mère. Or, je les fais, de ce moment-ci, mes fredaines... Oui ! comme je suis sans ma femme à Paris, je me suis dit : je vais aller chez une actrice... j'adore les actrices, c'est mon vice ! et voilà comment je suis chez la Lamballe, la célèbre Lamballe des Folies-Érotiques¹, comme un boudiné...² je m'emboudine en ce moment... Enfin, je lui apporte ce petit chien, à la Lamballe. C'est tout un roman !... Hier soir, j'étais aux Folies-Érotiques. Derrière moi, deux gandins ; l'un d'eux dit à l'autre : « Dis donc, tu

¹ Cette salle dont le nom est forgé sur le modèle des Folies-Bergères, des Folies-Dramatiques, etc., n'existait pas.

² Signifie, en langage familier, habillé de vêtements trop étroits, trop collants. Substantivement, le terme désigne une personne dont les prétentions à l'élégance ne font que la rendre ridicule.

ne sais pas, Hector, la Lamballe a perdu Médor ! » Je me rappelle qu'il s'appelait Hector, parce que ça faisait deux vers.

Reprenant.

« *Dis donc, tu ne sais pas, Hector,*

La Lamballe a perdu Médor ! »

« Allons donc ! – Oui, Médor, ce ravissant bijou, ce petit chien que lui avait donné le prince. » – Alors, moi, il me vient une idée. Je me dis : « Voilà mon affaire ! Si je pouvais lui retrouver son Médor, ce serait piquant !... » Et ce matin je me mets à suivre tous les chiens... avec mon parapluie, parce que comme il faisait justement ce temps-là... un temps de chien, vous comprenez... Tout à coup je vois un roquet assez gentil qui flânait sur un amour de petit tas d'ordures. J'ai un pressentiment ! Je crie : « Médor ! Médor ! » Je lui tends un morceau de sucre ; il arrive et il mange mon sucre : je savais bien que c'était lui ! Bref... (*Fredonnant.*) « c'est Médor que je lui ramène ». On vient ! Ce doit être la Lamballe... (*Il retire son paletot et le place avec le panier sur la chaise au fond.*) Et maintenant à nous la galanterie française ! De la tenue et que rien ne trahisse le professeur : « *Sic itur ad*

*astra ! »*¹.

Scène V

Lemercier, Plumard.

LEMERCIER, *apercevant Plumard.* – Hein ! un homme ?

PLUMARD, *saluant.* – Monsieur, heureux et fier ; j’ai bien l’honneur...

LEMERCIER, *machinalement, tout en dévisageant Plumard.* – Monsieur... croyez que la réciproque... (*À part.*) Ah çà ! quel est ce personnage ?

PLUMARD. – Prenez donc la peine de vous asseoir.

*Il lui indique la chaise qui est près de la cheminée.
Lemercier gagne celle qui est à gauche de la table.*

– Passade.

LEMERCIER, *s’inclinant.* – J’allais vous le dire !... (*Ils s’asseyent.*) Pardon de mon indiscretion, mais je serais curieux... j’aimerais... Enfin, c’est vous qui

¹ « Voilà comme on monte aux étoiles » (comme on s’immortalise).
Virgile, *Énéide*, IX, 641.

servez de mère ici ?...

PLUMARD. – Plaît-il ?

LEMERCIER. – Oui, de mère d'actrice !... C'est connu... c'est vous qui êtes l'oncle ? quoi ?... quand il n'y a pas de mère, il y a toujours un oncle... un personnage respectable... avec des décorations !... vous n'avez pas de décorations, vous ?...

PLUMARD. – Non, monsieur, pas jusqu'à présent ! Mais ma femme connaît un Turc qui...

LEMERCIER. – Oui, parfaitement... Enfin... vous êtes quelque chose dans la maison !

PLUMARD. – Comment quelque chose ? Mais je suis M. Plumard.

LEMERCIER, *se levant et faisant mine de sortir*. – Monsieur Plumard ! Mais je ne suis donc pas chez la Lamballe ?

PLUMARD, *redescendant*. – Si, monsieur ! la Lamballe, c'est ma femme.

LEMERCIER. – Alors, vous êtes M. Lamballe ?

PLUMARD. – Non, je suis M. Plumard, comprenez-vous ?

LEMERCIER. – Moi ! si je... pas du tout. Parce que je vais vous dire : généralement la femme porte le nom du mari... Ainsi ma femme s'appelle madame Grognard,

parce que je m'appelle monsieur... monsieur Lemercier... (*À part, se levant.*) J'ai dit une bêtise.

PLUMARD, *se levant.* – Tenez, monsieur, je crois qu'il conviendrait de mettre sous vos yeux une page de ma vie. Je serai bref. Prenez donc la peine de vous asseoir.

LEMERCIER. – J'allais vous le dire !

Il s'asseyent. – Passade.

PLUMARD. – J'étais herboriste, monsieur, et de moeurs honnêtes. Un jour, mademoiselle Lamballe m'envoya chercher parce qu'elle était souffrante. Elle avait des étourdissements ; grâce à mes soins, le lendemain, elle se portait à merveille. Je lui avais ordonné... de ne rien faire du tout. C'est très bon !

LEMERCIER. – Oui, mais seulement il ne faut pas en prendre beaucoup.

PLUMARD. – Le lendemain elle se portait à merveille et quinze jours après, je l'épousais... Cinq mois plus tard, monsieur, j'étais père de famille ! Ma femme me donnait un gros bébé parfaitement constitué.

LEMERCIER. – Allons donc !

PLUMARD. – Parole d'honneur ! C'est même un cas très rare ! vous savez. J'ai voulu, dans l'intérêt de la science, adresser un rapport à l'Académie de médecine,

mais ma femme s'y est opposée. C'est égal, j'aurais voulu voir comment les savants auraient expliqué cela ! Enfin qu'en pensez-vous, monsieur ?

LEMERCIER, *se levant*. – Mon Dieu, je dirais comme Suétone : « *Illud omnem fidem excedit !* »¹.

PLUMARD, *saluant*. – Vous êtes bien honnête !... (À *part.*) Ce doit être un pharmacien !... (*Haut.*) Et voilà comment mademoiselle Lamballe est devenue madame Plumard, tout en conservant son nom de jeune fille pour le théâtre, parce que je ne tiens pas à ce que mon nom traîne sur les affiches.

LEMERCIER. – Vous avez raison... mais, dites-moi ? Madame... Plumard sait-elle que je suis là ?...

PLUMARD. – Oui, oui... elle va venir. (À *part.*) Il est très bien, ce pharmacien : ce doit être un pharmacien de première classe.

LEMERCIER. – C'est curieux, je n'ai pas très chaud... Vous permettez ? (*Il met son paletot.*) Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais dès que je n'ai pas mon paletot, j'ai froid !

PLUMARD, *apercevant le panier dont il soulève le couvercle*. – Tiens ! un chien !

¹ « Cela est peu crédible ». Cette formule revient souvent sous la plume de Suétone (Voir *Vie des douze Césars*, XXIX, 3, esc.).

LEMERCIER. – Chut ! c’est la surprise ! pas un mot !

Scène VI

Les mêmes, Pépita.

PÉPITA. – Je suis désolée, monsieur, de vous avoir fait attendre.

LEMERCIER, *prenant le panier et le dissimulant derrière son dos.* – J’allais vous le dire, madame !

PÉPITA. – Prenez donc la peine de vous asseoir.

LEMERCIER. – J’allais encore vous le dire.

Ils s’asseyent.

PÉPITA^{*}. – Et, puis-je savoir monsieur, ce qui me vaut l’honneur...

LEMERCIER. – Mon Dieu, madame, c’est très simple !... (*À part.*) Qu’elle est belle, cette femme !

PÉPITA. – Eh bien !

LEMERCIER. – Je viens tout simplement, madame,

* *Pépita s’assied sur la chaise qui est à droite de la table, Lemercier, sur celle qui est à gauche; Plumard reste debout près de la cheminée.*

déposer à vos pieds...

PÉPITA. – Quoi donc ?... Un manuscrit sans doute !... Je vois ce que c'est ! Vous êtes un jeune ?...

LEMERCIER, *se redressant*. – Un jeune ?... certainement ! Et depuis longtemps encore... mais non, ce n'est pas un manuscrit que je vous apporte, c'est un amour de petit toutou.

Il découvre le chien.

PÉPITA, *étonnée*. – Un chien !

LEMERCIER. – Oui. Je vous demande pardon de vous le donner comme cela de la main à la main. Je l'avais bien mis dans une boîte à bonbons ; mais il a mangé tous les bonbons et il a manqué d'égards vis-à-vis de la boîte.

PÉPITA. – Vous êtes trop aimable, monsieur ! Mais je ne vois pas...

LEMERCIER. – Eh ! c'est Médor ?

PÉPITA. – Quel Médor ?

LEMERCIER. – Mais le Médor que vous avez perdu (*Fredonnant*.) « *C'est Médor que j'vous ramène.* »

PLUMARD, *pouffant*. – Ah ! elle est bien bonne ! non, ma parole, elle est bien bonne ! Ça, Médor ?

LEMERCIER. – Est-ce que par hasard ?...

PÉPITA. – Mais non, monsieur ! Mon Médor est une tête de chien.

LEMERCIER, *ahuri*. – Un chien décapité.

PÉPITA. – Et il est en diamants.

LEMERCIER. – Ah ! c'est un chien en diamants ! Bigre ! ce n'est point une race ordinaire, et moi qui croyais... que... ouf ! J'ai chaud... vous permettez. (*Il ôte son paletot.*) Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais dès que j'ai mon paletot...

PÉPITA. – Enfin, monsieur, vous voyez que ce Médor ne ressemble pas au mien.

LEMERCIER. – En effet, madame, le mien est de qualité plus inférieure. Enfin, madame, l'intention y était.

PÉPITA. – Certes, monsieur.

LEMERCIER. – *Errare humanum est* !¹ n'est-ce pas ?

PÉPITA. – Vous êtes espagnol, monsieur ?

LEMERCIER. – De Quimper ! oui, madame... *Errare humanum est* ! Autrement dit : Tout homme peut se tromper !

PLUMARD. – Mon Dieu, monsieur, c'est le fait de toute l'humanité ! Ainsi, tenez, cela me rappelle une

¹ Adage latin. « L'erreur est humaine. »

aventure : j'étais à Asnières¹ et je pêchais à la ligne. Ça ne mordait pas ! Tout à coup mon bouchon fonce ! Je dis : « C'est une ablette ! » C'était une perruque, monsieur.

LEMERCIER, *cherchant*. – Mais, monsieur, ça n'a aucun rapport !...

PLUMARD, *digne*. – Mais je n'ai pas dit que ça avait du rapport ! J'ai dit : ça me rappelle une aventure. (*À part.*) Qu'est-ce qu'il a à faire le pédant, ce pharmacien ! il est au moins de septième classe.

Pépita énervée hausse les épaules.

LEMERCIER. – Oh ! madame, croyez que je regrette...

PÉPITA, *souriant*. – Pas plus que nous, monsieur.

PLUMARD. – Oui, c'est dommage ! parce que vous comprenez bien que nous ne pouvons pas vous remettre la petite récompense. (*Lemercier fait un mouvement.*) Dame ! du moment que vous ne rapportez pas l'objet... Avec la meilleure volonté du monde...

PÉPITA, *vivement*. – Monsieur Plumard ?

PLUMARD. – Ma bonne amie !

¹ Chef-lieu de canton des Hauts-de-Seine, arrondissement de Nanterre, dans la banlieue nord-ouest de Paris.

PÉPITA, *impatientée*. – Vous m’obligeriez bien d’aller faire jouer Bébé ; je crois qu’il pleure.

Plumard se lève sans mot dire, avec dignité, et gagne la porte de droite.

PLUMARD, *au moment de sortir, à part*. – Oui, je m’en vais, pour ne pas avoir l’air ridicule, mais nous allons bien rire tout à l’heure, nous allons bien rire.

Scène VII

Pépita, Lemercier.

PÉPITA. – Au moins, monsieur, ne vous offensez pas de ce que vous a dit mon mari ; il est très gai de sa nature, et il a voulu faire une plaisanterie.

LEMERCIER. – Spirituel... Il est spirituel, M. votre mari... il n’en a peut-être pas l’air, mais il doit l’être.

Scène VIII

Les mêmes, Taupinier.

TAUPINIER. – Je n'ai pas été long ? On n'a rien trouvé !

LEMERCIER, *à part.* – Quel est ce boudiné ?

PÉPITA, *les présentant.* – M. Taupinier ! M. Lemercier !

TAUPINIER. – Enchanté de faire votre connaissance.

LEMERCIER. – J'allais vous le dire.

TAUPINIER. – Mon père connaissait beaucoup un M. Lemercier... c'était son pédicure ! Est-ce que par hasard...

LEMERCIER. – Mon Dieu, non monsieur... Je n'exerce pas dans... cet ordre d'idées.

TAUPINIER. – Au fait, c'est vrai ; ce Lemercier doit être mort à l'heure qu'il est : il était déjà gâteux à ce moment-là ; je regrette, monsieur, nous aurions refait connaissance.

Il remonte vers Pépita.

LEMERCIER. – Je regrette aussi, monsieur. (*À part,*

voyant Taupinier et Pépita qui causent ensemble.) Je crois que je ferais bien de m'en aller. (*Haut.*) Madame, je vous demanderai la permission de prendre congé de vous ! Je suis bien heureux d'avoir fait votre connaissance, *o formosa puella*¹.

PÉPITA. – Et moi, je vous remercie encore une fois de toute votre complaisance !

LEMERCIER. – Oh ! je vous en prie ! (*À part.*) Allons, je remporte mon chien ! Viens, Médor ! (*Grommelant...*) Pédicure !

Il prend son paletot, son chapeau, puis le chien, et sort en oubliant son parapluie.

Scène IX

Taupinier, Pépita.

TAUPINIER. – Ah ça ! qu'est-ce que c'est que ce Lemercier ?

PÉPITA. – Je ne sais pas, un vieux fou !... qui parle

¹ « Ô belle jeune fille ». (Expression courante chez les élégiaques latins).

latin et qui n'est pas méchant !... Avez-vous le journal ?...

TAUPINIER. – Oui, voilà *la France*.

PÉPITA, *dépliant le journal*. – Donnez !... voyons !... *Le crime de Suresnes¹ !... Voilà. (Lisant.) « Enfin l'assassin est découvert ! Ce scélérat-t-était...*

TAUPINIER. – Il tétait ! Pauvre petit !

PÉPITA. – Soyez donc sérieux ! *(Lisant.) « Ce scélérat était autrefois l'amant de la victime et se nomme Lemercier. » (Parlé.) Ah ! mon Dieu ! « Il a disparu la nuit du crime et jusqu'à présent l'on ignore où il peut être... » (Parlé.) Si c'était lui, je suis tout émue.*

TAUPINIER, *railleur*. – Oh ! quelle idée !... comment voulez-vous...

PÉPITA. – Oh ! ces assassins sont si audacieux. Vous voyez d'ailleurs que l'on ne sait pas où il est ; et il se peut très bien...

TAUPINIER. – Que vous êtes enfant !

PÉPITA, *continuant à lire*. – « *Nous publions le signalement de ce criminel qui est en ce moment*

¹ Actuellement chef-lieu de canton des Hauts-de-Seine, arrondissement de Nanterre, sur la Seine, à l'ouest de Paris, en bordure du Bois-de-Boulogne. Ce fait divers semble inventé.

activement recherché. C'est un homme de quarante-cinq ans aux cheveux châains. » (Parlé.) C'est bien ça...

TAUPINIER. – Comment, c'est bien ça, mais le nôtre est presque blanc.

PÉPITA. – Précisément, c'est le remords ! sans cela il serait resté châain. On a vu des gens devenir complètement blancs, en une nuit ! Et puis, il a peut-être une perruque !

TAUPINIER, *commençant à avoir des soupçons.* – C'est possible.

PÉPITA. – Oh ! je suis toute bouleversée. (*Lisant.*) « *Aux cheveux châains ; ses yeux sont noirs...* » (*Parlé.*) Ah ! mon Dieu, je n'ai pas regardé ses yeux !... et vous, Taupinier ?...

TAUPINIER. – Moi non plus !...

PÉPITA, *lisant.* – « *Il a le nez ordinaire, la bouche ordinaire, il lui manque la troisième molaire gauche de la mâchoire inférieure.* » (*Parlé.*) Ah ! notez cela ! La troisième molaire, c'est important. (*Lisant.*) « *Sa taille mesure un mètre soixante-dix.* » (*Parlé.*) Qu'est-ce que ça représente un mètre soixante-dix ?

PÉPITA. – Mon Dieu, c'est tout à fait sa taille. Oh ! c'est affreux ! (*Lisant.*) « *Détails particuliers : l'assassin a une fraise sur le sein droit.* » (*Parlé.*) Une

fraise sur le sein droit ! (*Lisant.*) « *Il porte des gilets de flanelle rouge.* » (*Parlé.*) C'est bien difficile à vérifier. (*Elle pose son journal.*) Oh ! quand je pense que c'est peut-être un criminel qui était devant moi tout à l'heure !

On sonne.

TAUPINIER. – On a sonné.

PÉPITA. – N'importe, je n'y suis pour personne... (*Apercevant le parapluie laissé par Lemercier.*) Tiens, son parapluie. Il peut nous renseigner, nous donner quelque indice ! On ne sait pas ! (*Prenant le parapluie.*) Venez voir, mon ami !

TAUPINIER, *ouvrant le parapluie.* – Mon Dieu, il n'a rien de particulier.

Scène X

Pépita, Taupinier, Lemercier.

LEMERCIER. – Pardon, madame, si je...

TAUPINIER, PÉPITA, *ils se rapprochent instinctivement l'un de l'autre.* – Lui...

LEMERCIER, *les voyant tous deux sous le parapluie.*
– Tiens ! elle a mon parapluie ! Il pleut donc ici ?

PÉPITA, *très émue.* – Oui, vous voyez, nous nous promenions et comme il fait très mauvais temps depuis un mois...

TAUPINIER. – Il est prudent de prendre son parapluie.

LEMERCIER. – Son parapluie ! comme vous dites ! Aussi est-ce lui que je viens chercher.

PÉPITA, *interceptant le parapluie au moment où Taupinier le tend à Lemercier.* – C'est bien aimable à vous, mais nous ne vous laisserons pas partir par cet affreux temps. Veuillez donc, je vous prie, prendre la peine de vous asseoir.

LEMERCIER. – J'allais vous le dire.

Il prend un siège au fond et l'apporte au milieu de la scène, puis s'assied.

PÉPITA, *bas, à Taupinier.* – C'est bien lui !... il a les yeux noirs.

TAUPINIER, *bas, à Pépita.* – Et son nez, tout à fait un nez ordinaire.

PÉPITA, *bas, à Taupinier.* – Et la bouche donc !...

LEMERCIER, *à part.* – Qu'est-ce qu'ils ont donc à me regarder comme ça ? (*Brusquement.*) Ah !

TAUPINIER et PÉPITA, *sursautant*. – Qu'est-ce qu'il y a ?

LEMERCIER. – Je ne vous disais pas, vous savez bien, Médor ? Eh bien, je m'en suis débarrassé !

PÉPITA, *vivement*. – Vous l'avez tué ?

LEMERCIER. – Hein ?... Ma foi non, je n'y ai même pas pensé ; non, je l'ai donné.

PÉPITA. – Ah ! Vous l'avez...

TAUPINIER, *ahuri, répétant machinalement*. – L'avez...

LEMERCIER. – Moi, je l'ai lavé... Non ! il était très propre... je vous dis que je l'ai donné à la fille de votre concierge ; je lui ai dit : « Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous offrir ce chien ? » Elle a été bien heureuse. Elle m'a répondu : « Oh ! Oh ! c'est maman qui sera contente, justement elle avait envie d'avoir un chat ! »

Pépita et Taupinier rient avec complaisance.

PÉPITA. – Vous avez très bien fait.

TAUPINIER. – Il est bête comme chou, cet imbécile-là.

LEMERCIER, *se levant et posant son chapeau sur la table de droite*. – Madame, je vous demanderai la permission de retirer mon paletot.

Il retire son paletot, qu'il plie avec soin, se disposant à le placer sur la chaise qui est à gauche de la table.

PÉPITA. – Mais faites-donc, je vous en prie. (À Taupinier.) Ah ! dites donc ! Quelle idée ! vous allez vérifier... sa taille... (Elle prend le mètre.) Tenez, prenez.

TAUPINIER. – Hein ! comment ! mais c'est que ce ne sera pas facile...

PÉPITA. – Essayez toujours.

LEMERCIER, *le dos tourné, tout en pliant son paletot, pendant que Taupinier essaie de le mesurer.* – Je ne sais pas si vous êtes comme moi... (Il se retourne, aperçoit le manège de Taupinier qui prend un air calme, en faisant le moulinet avec son mètre.) Qu'est-ce qu'il a donc celui-là ? (Il passe devant la table, en remontant un peu ensuite, comme pour placer son paletot sur la chaise à droite de la table. – Taupinier le suit, et de nouveau essaie de le mesurer.) Je ne sais pas si vous êtes comme moi. (Il se retourne, et aperçoit Taupinier le mesurant.) Encore ! (Taupinier affecte de prendre les dimensions de la table. D'un coup de son mètre, il envoie promener le chapeau de Lemercier.) Mais c'est mon chapeau, monsieur. (Il le ramasse, le place sur la console, puis gagne la chaise qui est à droite de la porte du fond, pour placer son paletot.

Taupinier le suit avec son mètre.) Je ne sais pas si vous êtes comme moi...

Pour mieux plier son paletot, il se courbe en deux devant la chaise, les jambes très écartées, de sorte que Taupinier ne peut mesurer que jusqu'au bas des reins.

TAUPINIER. – Tiens ! je l'aurais cru plus haut que ça !

LEMERCIER, *se redressant.* – Hein ! (*Taupinier affecte de mesurer le mur... il gagne ainsi jusqu'à Pépita qui est à gauche de la scène.*) Ce n'est pas un homme, c'est un architecte !

Il gagne le devant de la scène.

PÉPITA, *bas, à Taupinier.* – Eh bien !

TAUPINIER, *bas, à Pépita.* – Eh bien, pas moyen, il bouge toujours !...

LEMERCIER, *à part.* – Qu'est-ce qu'ils ont donc à chuchoter tout bas ?

TAUPINIER. – Parlez-lui donc, cela le fera rester tranquille.

LEMERCIER, *à part.* – Je suis sûr qu'ils font des réflexions désagréables sur mon compte !...

PÉPITA. – Ainsi, monsieur, vous avez donné Médor à la concierge ?

Taupinier passe derrière Lemercier et tente de le mesurer encore. Au moment où Taupinier va réussir, Lemercier s'assied.

LEMERCIER, *s'asseyant.* – Que vouliez-vous que j'en fisse ?

Taupinier reste ahuri, son mètre en l'air, en regardant Lemercier qu'il n'a pu mesurer et qui le regarde. Pour se donner une contenance... il se fend dans le vide avec son mètre comme s'il faisait des armes ; il finit par marcher sur le pied de Lemercier, qui pousse un cri.

TAUPINIER, *allant à Pépita.* – Je n'y arriverai jamais !

LEMERCIER, *à part.* – Quel drôle de pistolet ! (*Haut et sans qu'on l'écoute.*) Vous comprenez facilement...

PÉPITA, *à part.* – Quelle idée !... (*À Taupinier.*) Bâillez...

TAUPINIER, *à Pépita.* – Hein ?

LEMERCIER, *qui a entendu le « hein ? ».* – Quoi ?

PÉPITA, TAUPINIER. – Rien !...

Temps.

PÉPITA, *bas, à Taupinier.* – Je vous dis de bâiller !...

TAUPINIER, *bas, à Pépita.* – Mais je n’ai pas envie ; pourquoi ça ?

LEMERCIER, *essayant de placer un mot.* – Vous... comprenez... facilement...

PÉPITA, *bas, à Taupinier.* – De cette façon nous verrons s’il lui manque sa molaire gauche.

LEMERCIER. – Vous comprenez facilement... (*À part.*) Ils n’ont pas l’air de m’écouter. (*Pépita prend une chaise et s’assied à gauche. – Taupinier s’assied sur la chaise de droite. – Lemer cier est assis au milieu, sur la chaise qu’il avait été chercher. – Jeu de scène. – Taupinier rapproche sa chaise de Lemer cier de façon à être sur lui. – Celui-ci recule la chaise du côté de Pépita. – Même jeu, une seconde fois, de façon à ce que les trois personnages fassent un groupe serré sur le devant de la scène.*) Vous comprendrez facilement... (*Pépita bâille bruyamment dans la figure de Lemer cier qui se retourne vers Taupinier.*) Vous comprenez facilement... (*Taupinier bâille bruyamment, Lemer cier se tourne vers Pépita.*) Que dans ma position... (*Pépita bâille, même jeu.*) Que dans ma position... (*Taupinier bâille.*) Oui !... Je vois que ça ne vous intéresse pas beaucoup.

TAUPINIER, *bâillant.* – Du tout, monsieur, mais continuez donc, je vous prie.

LEMERCIER. – Trop aimable, vous comprenez facilement... (*De quelque côté qu'il se retourne, l'un ou l'autre lui bâille à la figure. – Ahurissement de Lemercier. – Jeu de scène.*) Allons, bon ! voilà que ça me gagne aussi...

Il bâille. – Pépita et Taupinier se précipitent pour regarder dans sa bouche. – Lemercier, par politesse, met sa main devant.

PÉPITA, TAUPINIER. – Manqué !

LEMERCIER, *se levant et reportant sa chaise dans le fond.* – Ils sont vexés, mais je m'en moque, ce sont eux qui ont commencé...

TAUPINIER, *bas, à Pépita.* – Si nous essayions pour la fraise ?

PÉPITA, *bas, à Taupinier.* – Au sein droit ?

LEMERCIER, *à part.* – Non, mais si je suis de trop, pourquoi m'ont-ils fait rester ?

TAUPINIER, *même jeu.* – Nous aurons peut-être plus de chance, oui, mais comment ?

PÉPITA, *même jeu.* – C'est très délicat.

Lemercier met son paletot.

PÉPITA, *vivement.* – Comment, monsieur, vous nous quittez ?

LEMERCIER. – Du tout, madame, mais je ne sais si vous êtes comme moi, mais dès que je n'ai plus mon paletot, j'ai froid.

PÉPITA. – Désirez-vous prendre quelque chose ?

LEMERCIER. – Jamais entre mes repas.

PÉPITA. – Pas même des fruits ?

TAUPINIER. – Des fraises, voilà qui est bon des fraises.

PÉPITA. – Je suis sûre que vous les aimez ?

LEMERCIER. – Je les adore, seulement je ne peux pas les souffrir : un jour, j'en ai tellement mangé que j'en ai eu une indigestion, et depuis, voyez-vous, j'ai la fraise sur l'estomac.

PÉPITA, *bas, à Taupinier.* – Sur l'estomac ! vous avez entendu ?

TAUPINIER, *bas, à Pépita.* – Oui.

PÉPITA, *bas, à Taupinier.* – Il s'est trahi !

LEMERCIER. – Ce n'est pas Dieu possible ! Ils ont un grain !

PÉPITA, *à part.* – Ah ! j'en aurai le coeur net. (*À Taupinier.*) Dites que vous avez froid.

TAUPINIER. – Vous ne trouvez pas qu'il fait froid ici ?

LEMERCIER. – Si... si, aussi je vous demanderai la permission de quitter mon paletot.

Il quitte son paletot.

TAUPINIER. – Comment, vous avez froid et vous quittez...

PÉPITA, *avec intention*. – Ah ! c'est que monsieur doit porter de la flanelle ?

LEMERCIER. – C'est un vêtement indispensable.

PÉPITA. – Je suis de votre avis, d'ailleurs aujourd'hui on en fait de si coquets !...

TAUPINIER. – Qu'il devient presque élégant d'en porter.

PÉPITA. – On en voit de toutes les couleurs.

TAUPINIER. – Des blancs !...

PÉPITA. – Des bleus !...

TAUPINIER. – Des verts !...

PÉPITA. – Des jaunes !...

TAUPINIER. – Des tricolores ! On en fait même des tricolores, oui, monsieur... pour les patriotes...

LEMERCIER, *par complaisance*. – Pour les patriotes, oui, monsieur ! (*À part.*) Non, mais ! Qu'est-ce que ça me fait à moi !...

PÉPITA, *hésitant*. – Mon Dieu, vous me direz que je suis bien indiscreète, mais je voudrais... j'aimerais... enfin, monsieur, de quelle couleur sont vos gilets de flanelle ?

LEMERCIER. – Hein ?

TAUPINIER, *se précipitant sur Lemercier*. – Répondez vite, ne cherchez pas !

LEMERCIER. – Quelle drôle de conversation ! Mon Dieu, madame...

TAUPINIER. – Pas de subterfuges ! Parlez vite !...

PÉPITA, *à part*. – Ah ! s'il dit rouge... ce sera clair !

LEMERCIER. – Eh bien, ils sont jaunes, parbleu.

PÉPITA, *bas, à Taupinier*. – Jaunes ! Plus de doute ! C'est l'assassin, il dissimule !

TAUPINIER. – Oui !...

PÉPITA, *de même*. – Toutes les preuves sont contre lui !

TAUPINIER, *bas, à Pépita*. – Oui, vous avez raison, on voit que c'est un criminel, rien qu'à son oeil !... Tenez, regardez son oeil.

Lemercier est dans le fond, complètement baissé, en train de prendre son paletot, on ne l'aperçoit que de dos.

LEMERCIER, *à part*. – Quelle maison ! Si je m'en allais !...

Il met son paletot.

PÉPITA. – C'est affreux !

TAUPINIER. – Il a dû aller au bain !...

PÉPITA. – Avez-vous remarqué qu'il met toujours son paletot, qu'il a toujours froid ?

TAUPINIER. – Parbleu ! l'habitude des pays chauds.

LEMERCIER, *à part*. – Ah ! mais ils m'agacent à la fin ! Non, mais si je vous gêne...

PÉPITA. – Ne faites pas attention.

TAUPINIER. – Nous ne nous occupons pas de vous.

LEMERCIER. – On n'est pas plus aimable !... mais Plumard, qu'est-ce qu'il devient dans tout ça ?

PÉPITA. – Ne perdons pas de temps !... Je vais courir chez le commissaire de police !... (*À Lemercier.*)
Monsieur, monsieur, je vous laisse avec M. Taupinier.

Scène XI

Taupinier, Lemercier.

TAUPINIER, *à part.* – Ouf ! quelle position ! Seul avec un malfaiteur ! on a beau être courageux...

LEMERCIER, *à part.* – Pourquoi me laisse-t-elle en compagnie de ce petit gandin mal élevé ?

TAUPINIER, *à part.* – N'ayons l'air de rien, pour ne pas lui donner des soupçons !

Il chantonne d'un air brave.

LEMERCIER, *à part.* – Avec cela il a un air impertinent qui me crispe ! J'ai envie de lui donner une leçon !

TAUPINIER, *considérant Lemercier.* – Ah ! c'est la première fois que je vois un assassin de si près !

LEMERCIER, *marchant sur Taupinier.* – Pardon, monsieur, je voudrais savoir ce que vous avez à me dévisager de la sorte ?

TAUPINIER, *reculant.* – Moi, je vous...

LEMERCIER, *de même.* – Je n'aime pas les gens de votre espèce !

Taupinier est acculé à l'avant-scène gauche.

TAUPINIER, *à part.* – De mon espèce ! il a vu que je ne suis pas de la confrérie ! Ah ! je n'ai qu'un moyen... (*Haut.*) Eh bien, non ! chut ! je vais tout vous dire, chut !... chut ! chut ! chut ! chut ! chut !...

Il marche sur Lemercier.

LEMERCIER. – Ce n'est pas un homme, c'est une locomotive.

TAUPINIER. – Je ne suis pas ce que vous croyez, non, je ne suis pas un honnête homme, un banal honnête homme. Oh ! fi ! un honnête homme ! je suis un criminel, moi !

LEMERCIER, *reculant.* – Hein ?

TAUPINIER, *marchant sur lui.* – Un grand criminel comme vous ! même plus grand que vous ! J'ai tué mon père, j'ai tué ma mère, j'ai tué mon frère, j'ai tué ma soeur, j'ai tué le concierge... (*À part.*) S'il ne m'arrête pas, je vais tuer tout le monde. (*Haut.*) J'ai tué...

LEMERCIER, *de même, et se garant derrière la table de droite.* – Qu'est-ce qu'il dit ?

TAUPINIER, *de même.* – J'ai fait des crimes en masse.

LEMERCIER, *à part.* – Ah ! mon Dieu ! et l'on me laisse avec cet homme ! mais c'est un guet-apens !

Il tourne autour de la table et gagne vivement le côté gauche, en empoignant sur son passage la chaise qui est près de la cheminée.

TAUPINIER, *id.* – En un mot, je n'aime que le crime et tous les criminels sont mes amis... C'est pourquoi, (*À part.*) Allons, du courage, il le faut ! (*Haut.*) C'est pourquoi je vous tends la main.

Sans regarder il saisit un des pieds de la chaise dont Lemercier se fait un bouclier.

LEMERCIER. – Qu'est-ce qu'il dit ?

TAUPINIER. – Parce que je sais que vous aussi, vous êtes un grand, un très grand malfaiteur...

LEMERCIER. – Hein ! quoi ? Je !... moi !... Tu... (*À part.*) Il me prend pour... Oh ! de l'aplomb. (*Haut et reposant avec force à terre la chaise qui écrase le pied de Taupinier.*) Vous avez raison, monsieur. (*Il lui tend la main.*) Je suis heureux de vous serrer la main... cette main qui a trempé dans tant de crimes !... nous sommes dignes l'un de l'autre...

TAUPINIER. – Mon cher confrère...

Ils se serrent la main.

LEMERCIER, *à part.* – Sa main brûle comme le feu.

TAUPINIER, *à part.* – Sa main est froide comme l'acier !

LEMERCIER. – Ah ! le fait est que j'ai commis des crimes en nombre incalculable...

TAUPINIER. – Oh !... vous, je sais, parbleu ! votre carrière est faite.

LEMERCIER. – Ah ! c'est que j'ai quelques années de services, voyez-vous...

TAUPINIER. – Oh ! mais moi, j'ai commencé si jeune !

LEMERCIER. – Oh ! pas tant que moi !

TAUPINIER. – Ce serait à voir !

LEMERCIER. – Je vous assure...

TAUPINIER. – J'étais encore au maillot, monsieur ! Un jour, dans un juste ressentiment contre ma nourrice qui me préférait trop souvent certain militaire, je mordis si fort le sein de cette femme qu'elle en mourut... et le militaire aussi...

LEMERCIER. – Ah ! le... Pardon, pourquoi le militaire ?

TAUPINIER, *sombre*. – De douleur, monsieur !

LEMERCIER, *à part*. – Quel monstre ! (*Haut.*) Eh bien ! moi, mes premiers exploits datent de plus loin encore !

TAUPINIER. – Est-il possible ?

LEMERCIER. – Je n'étais pas né, monsieur ! Nous étions deux, dans le sein de ma mère ! Je dis à mon frère jumeau : « Il y a un de nous deux qui est de trop ici, monsieur ! » Et sur-le-champ, je lui brûlai la cervelle ! Voilà ! (*À part.*) Ouf !

TAUPINIER. – Mon cher confrère...

Ils se serrent la main. – Un temps.

LEMERCIER. – Mais dites-moi ! Au point où nous en sommes, nous pouvons tout nous dire ! Je vous vois là... Que venez-vous faire dans cette maison ?

TAUPINIER. – Ah ! voilà !

LEMERCIER. – Un nouveau crime, hein ? Vous venez pour affaire.

TAUPINIER, *prenant un air terrible.* – Eh bien ! oui, là ! Je vais tout vous dire... Je viens pour tuer Plumard.

LEMERCIER, *avec pitié.* – Ce pauvre Plumard !

TAUPINIER. – Est-ce que vous auriez pitié de lui ?

LEMERCIER, *se gendarmant.* – Pitié ! ne dites-vous pas que j'ai de la pitié ! mais qu'est-ce que c'est que ça, la pitié !

TAUPINIER, *très ému.* – C'est un hôpital¹...

¹ Hôpital de Paris, fondé par Marie de Médicis en 1612. Il devait être

LEMERCIER. – Est-ce que ça existe, la pitié ? Non, mais, voulez-vous que nous le tuions ensemble, Plumard ? Dites ! le voulez-vous ?

TAUPINIER. – Moi ! je veux bien.

LEMERCIER, *très dégagé*. – Eh bien ! il est mort ! (*À part.*) Je ne croyais pas que j'arriverais à être aussi criminel que ça. (*Haut.*) Mais pourquoi voulez-vous le tuer, Plumard ?

TAUPINIER. – Parce que j'aime sa femme.

LEMERCIER. – La Lamballe ?

TAUPINIER. – J'en suis fou !

LEMERCIER. – Vous êtes fou ?

TAUPINIER, *se montant*. – Oui ! fou ! fou ! Oh ! amour ! délice...

LEMERCIER, *distract*. – Et orgue !... masculin au singulier, féminin au pluriel...

TAUPINIER. – Eh ! là... Eh ! là !... Vous parlez comme un professeur...

LEMERCIER, *s'oubliant*. – Dame ! je le suis...

TAUPINIER. – Hein ? Vous ! professeur ?...

LEMERCIER, *vivement*. – Dans... dans un collège

partiellement reconstruit en 1912.

d'assassins... de petits assassins ! (*À part.*) J'ai failli me trahir. Ouf !

Il tombe assis dans un fauteuil.

TAUPINIER, *tombant dans un autre fauteuil.* – Il y a des collègues d'assassins ! Ô progrès ! Ô civilisation !

Ils sont aux deux bouts de la scène, étalés chacun dans un fauteuil, et s'éventent, anéantis.

Scène XII

Les mêmes, Plumard.

Plumard entre par le fond, sans être vu des deux autres qui sont enfouis, muets dans leurs fauteuils. – Il ferme la porte du fond à double tour.

PLUMARD, *mettant la clef dans sa poche.* – Comme cela il ne se sauvera pas ! La police est en bas !... Et je me glisse furtivement pour jouir de ma vengeance... quand on arrêtera mon Taupinier. Ah ! nous allons bien rire tout à l'heure, nous allons bien rire !

Il gagne à pas de loup la porte de droite, premier plan.

LEMERCIER, *à part.* – C'est égal, j'ai eu une heureuse inspiration en me faisant passer pour un scélérat ! sinon mon affaire était faite.

TAUPINIER, *à part.* – Quelle ingénieuse idée j'ai eue ! sans cela, j'étais frit.

On entend du bruit dans la coulisse.

LEMERCIER et TAUPINIER. – Qu'est-ce que c'est que ça ?

LA VOIX DE DUBROCHARD. – Au nom de la loi, ouvrez !

LEMERCIER et TAUPINIER. – La police !

LA VOIX DE DUBROCHARD. – Ouvrez, entendez-vous ?

Lemercier et Taupinier se précipitent l'un vers l'autre et se prennent mutuellement au collet.

LEMERCIER et TAUPINIER, *ensemble.* – Bougez pas !... (*À part.*) Filons !

Il se sauvent chacun d'un côté. Taupinier sort par la porte de gauche, premier plan. Lemercier, par la porte de droite, premier plan.

Scène XIII

*Plumard, Dubrochard, deux agents, puis
Lemercier et Taupinier.*

LA VOIX DE DUBROCHARD. – Ouvrez, ou j'enfonce la porte !

PLUMARD, *sortant de son cabinet.* – Attendez, j'y vais. (*Il ouvre.*) Ah ! nous allons bien rire.

DUBROCHARD. – Au nom de la loi, je vous arrête.

PLUMARD – Qu'est-ce qu'il dit ?

DUBROCHARD. – Suis délégué du commissaire... vieil ami... m'a dit en déjeunant... « Dubrochard, j'ai la goutte... tu vas opérer arrestation... criminel à ma place... »

PLUMARD. – Vous ?

DUBROCHARD. – Moi... Dubrochard, vieux militaire... présentement épicier, rue Quincampoix... voici prospectus... où prenez-vous votre café ?...

PLUMARD. – Chez Potin¹...

¹ Épicier en gros disposant de plusieurs succursales à Paris. Il en sera

DUBROCHARD. – Bon ! circonstance aggravante...
suivez-nous !

PLUMARD. – Mais vous plaisantez ?

DUBROCHARD. – Plaisante jamais avec le devoir...
vous dis de nous suivre, crebleu ! et un peu vite...

PLUMARD. – Quand je vous dis que ce n'est pas
moi ! là !

DUBROCHARD. – Avons signalement ! malfaiteur
pire espèce... air profond crétinisme.

PLUMARD, *minaudant*. – Eh bien !...

DUBROCHARD. – N'avez donc jamais regardé dans
la glace. Cré nom ! faut pas nous la faire, savez... faut
pas nous la faire.

PLUMARD. – Mais je vous répète que je suis un bon
citoyen.

DUBROCHARD. – Vous demande pas vos opinions
politiques... défendues, questions politiques.

PLUMARD. – Mais au nom du ciel !

DUBROCHARD. – S'agit pas de ciel ! Défendues,
questions religieuses.

PLUMARD. – Ah ! tenez, je n'y tiens plus et je vous

aussi question dans *la Dame de chez Maxim* (III, 17).

avoue franchement...

DUBROCHARD. – C'est bon ! tiendra compte... nom de nom ! (*Aux agents.*) Vous ! inscrivez qu'il avoue.

PLUMARD. – Mais, pas du tout... mais je vous dis que ce n'est pas moi... celui que vous cherchez, il vient de partir, tenez, par là...

Il indique la porte de gauche.

DUBROCHARD. – Eh ! bien, alors, on le dit... il faut parler.

PLUMARD. – Mais, voilà une heure...

DUBROCHARD. – Taisez-vous !

PLUMARD, *grognant.* – Taisez-vous... et il veut que je parle.

DUBROCHARD, *allant à la porte de gauche.* – Nous allons bien voir... (*Haut.*) Au nom de la loi, ouvrez !

TAUPINIER, *passant la tête à la porte et indiquant la porte par laquelle est sorti Lemercier.* – Ce n'est pas ici, monsieur, c'est en face.

DUBROCHARD. – D'mande bien pardon, monsieur... Si vous voulez un prospectus de ma maison, j'ai de l'excellent café ! (*Il lui remet un prospectus.* – *Allant à la porte de droite.*) Au nom de la loi, ouvrez !

LEMERCIER, *passant la tête et indiquant la porte par*

laquelle est sorti Taupinier. – En face, monsieur, en face !...

DUBROCHARD. – Comment ! en face, j'en viens...
Ce que c'est que ces fumisteries-là ? (*Aux agents.*)
Arrêtez-les tous les deux !

LEMERCIER et TAUPINIER. – Pourquoi donc ça ?

DUBROCHARD. – Ça ne vous regarde pas...

Scène XIV

Les mêmes, Pépita.

PÉPITA. – Ah ! mon Dieu, qui fait tout ce bruit ?

TAUPINIER. – Ah ! madame, venez me sauver... on me prend pour le criminel...

PÉPITA. – Jamais de la vie ! le criminel... le voilà !

LEMERCIER. – Moi ?

DUBROCHARD. – Ah ! c'est vous ! votre nom, un peu vite...

LEMERCIER. – *O pater ! O mater mei...*¹

DUBROCHARD. – C'est bon... passez les prénoms, votre nom de famille, sacrebleu !

LEMERCIER. – Je suis Grognard...

DUBROCHARD. – Vous demande pas votre caractère.

LEMERCIER. – Je vous dis que je m'appelle Grognard... professeur de rhétorique à Quimper...

TOUS. – Il ment.

PÉPITA. – C'est Lemercier, l'assassin de Suresnes.

DUBROCHARD. – Lui aussi !... Mais on l'a déjà arrêté ce matin !

TOUS. – Hein !

LEMERCIER. – Mais quand je vous dis... Tenez, voici mes papiers... Lemercier, c'était un pseudonyme...

DUBROCHARD. – C'est juste !

TAUPINIER. – Mais tous les crimes que vous m'avez contés ?...

LEMERCIER. – Invention !... pour vous donner la réplique.

TAUPINIER. – Eh ! bien, et moi aussi !

¹ Formules latines : « Ô mon père, ô ma mère! »

LEMERCIER et TAUPINIER. – Ah ! mon cher confrère !

Ils se serrent la main.

DUBROCHARD. – Non ! mais alors le criminel... où est-il ?

PÉPITA. – Dame ! alors il n'y en a pas...

DUBROCHARD. – Il n'y en a pas ?... mais alors, qu'est-ce qu'il racontait, le commissaire ?... Non, mais est-il bête ! (*Aux agents.*) Allez dire au commissaire qu'il n'y a pas plus de criminel que dans votre oeil.

Sortie des agents.

LEMERCIER. – Eh bien ! moi, j'en ai assez des actrices... je retourne à Quimper...

DUBROCHARD. – Et moi, à mon épicerie... Et si le commerce ne va pas, eh bien ! je me fais commissaire de police... s'cregnion gnieu gnieu !...

Rideau

Fiancés en herbe

Comédie enfantine en un acte représentée
pour la première fois sur la scène à la salle
Kriegelstein, le 29 mars 1886.

À ma petite soeur Henriette.

Personnages

René (onze ans)

Henriette (neuf ans)

Résumé de la pièce

Une salle d'étude. René (onze ans) et Henriette (neuf ans) sont en train d'apprendre *Le Corbeau et le Renard* en attendant l'arrivée de leur institutrice. Réflexions diverses sur les fables, l'amour et le mariage.



Une salle d'étude quelconque. René et Henriette sont tous les deux assis vis-à-vis l'un de l'autre, à la table de travail qui occupe le milieu de la scène. Au fond, une fenêtre avec des rideaux blancs. Mobilier « ad libitum. » Sur la table, des papiers, des livres de classe, des plumes et de l'encre.

Scène unique

Au lever du rideau, ils apprennent leur leçon les oreilles dans leurs mains et marmottent entre leurs dents : Maître corbeau sur un arbre perché... Maître corbeau sur un arbre perché...

HENRIETTE, *après un temps, relevant la tête.* – Ah ! que c'est ennuyeux ! Ça ne veut pas entrer.

RENÉ – Moi, ça commence !... Je sais jusqu'à « fromage ! »... « tenait dans son bec un fromage. »

HENRIETTE. – Deux lignes !... déjà !...

RENÉ. – Oui, et toi ?

HENRIETTE. – Moi, je commence un peu à savoir le titre.

RENÉ. – Oh ! tu verras, ça n'est pas très difficile... c'est très bête cette fable-là... c'est pour les petits enfants... mais on la retient facilement.

HENRIETTE. – Dis donc, tu les aimes, toi, les fables de La Fontaine ?

RENÉ, *bon enfant.* – Oh ! non... ça n'est plus de mon

âge !

HENRIETTE, *naïvement*. – Qui est-ce qui les a faites, les fables de La Fontaine ?...

RENÉ, *très carré*. – Je ne sais pas !... il n'a pas de talent.

HENRIETTE, *avec conviction*. – Non !... D'abord pourquoi est-ce que ça s'appelle les fables de La Fontaine ?

RENÉ. – Pour rien... c'est un mot composé... comme dans la grammaire, « rez-de-chaussée, arc-en-ciel, chou-fleur ».

HENRIETTE. – Haricots verts.

RENÉ. – Parfaitement !

HENRIETTE. – Eh bien ! moi j'aurais appelé ça « Fables des Animaux »... plutôt que Fables de La Fontaine... parce qu'il y a tout le temps des animaux... et qu'il n'y a presque pas de fontaines. Voilà !

RENÉ. – C'est évident... et on devrait le dire à l'auteur.

HENRIETTE. – Ah ! l'auteur, ce qu'il aurait fait de mieux, c'est de ne pas les écrire, ses fables ! car enfin c'est à cause de lui qu'il faut les savoir ; s'il ne les avait pas faites, on n'aurait pas à les apprendre... Et puis, à quoi ça sert-il, les fables ?

RENÉ. – Ah bien ! ça vous apprend quelque chose.

HENRIETTE. – Ah ! par exemple, je voudrais bien savoir ce que nous apprend *le Corbeau et le Renard* ?

RENÉ. – Mais cela t'apprend qu'il ne faut pas parler aux gens quand on a du fromage dans la bouche.

HENRIETTE. – C'est que c'est vrai... Oh ! je n'aurai jamais trouvé ça toute seule... Quelle bonne idée ont eue nos parents de nous mettre chez la même institutrice... comme ça, nous travaillons ensemble... c'est bien plus facile.

RENÉ. – Oui... il n'y a que l'institutrice qui ne me plaît pas... c'est une paresseuse... elle ne veut pas se donner la peine de faire nos devoirs.

HENRIETTE. – Qu'est-ce que tu veux, nos parents lui donnent raison !

RENÉ. – Et puis elle est cafarde ! Toujours : « Moussié René ! cé hêtre pas ti tout très pien, fous pas safoir son lezon ! Ché tirai cette chosse hà moussié papa ! » et alors papa me prive de dessert. Elle est très embêtante !

HENRIETTE, *tragique*. – Ah ! ça n'est pas rose, la vie !

RENÉ. – Oh ! non... sans compter que depuis quelques jours je suis très perplexe.

HENRIETTE. – Perplexe ?

RENÉ. – Oui, c'est un mot de papa... ça veut dire perplexe, quoi !

HENRIETTE. – Ah ! bon... et pourquoi es-tu... ce que tu dis ?

RENÉ. – Je crois que papa a l'intention de me marier.

HENRIETTE. – Toi ?

RENÉ. – Oui... je ne sais pas... tu connais la marquise d'Engelure, l'amie de maman... tu sais, qui renifle tout le temps... Figure-toi qu'elle a acheté une petite fille ! Alors j'ai entendu papa qui lui disait : « Ce sera une jolie petite femme pour mon fils ! » Moi j'ai pas osé dire « Ah ! flûte ! » parce que papa n'aime pas ça, mais il me dégoûte. Ce marmot, je ne peux pas le conduire dans le monde ! Il bave encore !... Ah ! si cela avait été toi, seulement...

HENRIETTE. – Moi !

RENÉ. – Oh ! oui, toi... je ne dirais pas non... j'ai de l'amitié pour toi, j'ai de l'amour.

HENRIETTE. – À quoi voit-on qu'on a de l'amour ?

RENÉ. – C'est pas malin... Il y a trente-six manières. Nous jouons ensemble, par exemple ! tu me casses mon cerceau... je ne te donne pas de coups de pieds... ça

prouve que j'ai de l'amour...

HENRIETTE. – Et quand c'est des claques ?

RENÉ. – Oh ! c'est la même chose.

HENRIETTE. – Mais alors j'ai eu souvent de l'amour, moi... Il y a eu beaucoup d'enfants qui m'ont cassé mes jouets... et je ne leur donnais pas de coups... parce qu'ils étaient plus forts que moi ! je ne savais pas que c'était de l'amour !

RENÉ. – Henriette ! si tu voulais nous marier ensemble ?

HENRIETTE. – Ah ! je ne peux pas... j'ai promis.

RENÉ. – Toi !

HENRIETTE. – Oui, j'ai promis à papa que je l'épouserai.

RENÉ. – Mais on n'épouse pas son père !...

HENRIETTE. – Pourquoi donc ?...

RENÉ. – Parce qu'il est de votre famille.

HENRIETTE. – Quoi ! il a bien épousé maman ! il me semble que c'est bien de sa famille.

RENÉ. – Ah ! oui, mais ça, c'est permis... on peut épouser sa femme !

HENRIETTE. – Maintenant tu sais, si papa veut ! moi je ne demande pas mieux.

RENÉ. – Oh ! tu verras comme je serai un bon mari... jamais je ne donne des coups, moi... ou très rarement ! Mais tu ne peux pas espérer, n'est-ce pas ?

HENRIETTE. – C'est évident... Papa lui-même m'en donne, des claques, quand je ne suis pas sage ! ainsi !

RENÉ. – Mais oui, ça c'est la vie...

HENRIETTE. – Dis donc, mais pour ça, il faut que papa veuille... s'il ne veut pas que je devienne ta femme, s'il tient à ce que je sois la sienne...

RENÉ, *avec une certaine importance*. – Ma chère, vous êtes une enfant ! Quand vous aurez comme moi onze ans, que vous aurez l'expérience de la vie, vous ne direz plus des enfantillages pareils !

HENRIETTE. – Ah ! vraiment, monsieur ! Alors, je suis un bébé, tout de suite !

RENÉ. – Non ! mais tu es jeune !... Eh bien ! tu sauras que quand même on pourrait épouser son père... et ça je ne crois pas que ce soit possible !... je ne vois pas d'exemple, en tous cas, il n'y a pas moyen lorsqu'il a déjà une femme.

HENRIETTE. – Quelle femme ?

RENÉ. – Ta maman...

HENRIETTE. – Oh ! maman... c'est pas une femme, c'est maman !!!

RENÉ. – Ça ne fait rien ! Ça compte tout de même ! Et vois donc ce que ça ferait ! Si tu épousais ton papa, tu deviendrais la maman de ton petit frère...

HENRIETTE. – C'est vrai pourtant... et je deviendrais ma maman aussi à moi ! puisque je serais la femme de papa... et que je suis sa fille !

RENÉ. – Il n'y aurait plus moyen de s'y reconnaître !

HENRIETTE. – Non, mais me vois-tu ma maman à moi ! Ce que je me gâterais !

RENÉ. – Oui, mais enfin du moment que ta maman vit, tout ça tombe dans l'eau...

HENRIETTE. – Alors il faudrait que maman soit veuve pour je puisse épouser papa ?

RENÉ. – Au contraire, il faudrait que ce soit ton papa qui soit veuf...

HENRIETTE. – Oui ! enfin maman serait partie au ciel... Oh ! pauvre maman... Oh ! comme le monde est méchant, il veut que la femme meure pour qu'on puisse se marier avec son mari... Oh ! c'est mal, c'est très mal !...

RENÉ, *la prenant dans ses bras*. – Voyons, ma petite Henriette, calme-toi... sois un homme comme moi... je ne pleure jamais, regarde... et tiens, je te dis, épouse-moi... c'est ce qu'il y a de mieux !... Avec moi il n'y a

pas besoin que personne meure... et puis tu verras... je serai si gentil !...

HENRIETTE. – Oh ! oui, tu es gentil, toi... et je veux tout ce que tu voudras. Eh bien ! quand ?

RENÉ. – Quand quoi ?

HENRIETTE. – Quand veux-tu que nous nous mariions ?

RENÉ. – Ah ! dame, il faudra que nous en parlions à nos parents.

HENRIETTE. – Oh ! non, nous leur dirons après !

RENÉ. – Pourquoi pas avant ?... ce serait plus convenable...

HENRIETTE. – Oui, mais s'ils disent non ?

RENÉ. – Pourquoi veux-tu qu'ils disent non ? D'abord, moi, quand je suis sage, papa ne me refuse rien !

HENRIETTE. – Je ne te dis pas ! mais moi je suis d'avis d'attendre que ce soit fait... et s'ils se fâchent, d'abord il sera trop tard ! Et puis nous répondrons que nous croyions le leur avoir dit !

RENÉ. – Ou plutôt que n'ayant pas osé leur dire, nous leur avons écrit... alors, qu'ils n'auront peut-être pas reçu la lettre !

HENRIETTE. – C'est cela ! sur le dos de la poste !... v'lan !

RENÉ. – Ah oui, mais voilà ! M. le curé... et M. le maire !... ils connaissent papa... alors ils ne voudront peut-être pas...

HENRIETTE. – Qu'est-ce que ça nous fait, M. le maire et M. le curé ?... marions-nous d'abord, nous leur dirons aussi après...

RENÉ. – Ah ! mais non, on se marie toujours devant M. le maire.

HENRIETTE. – Ah ! ça, c'est parce qu'on veut bien ! il se marie bien sans nous lui !... nous pouvons en faire autant ! Nous n'avons qu'à faire mettre sur du papier : « J'ai l'honneur de vous faire part du mariage de René avec Henriette... » et ça suffira !

RENÉ. – Tu crois ?...

HENRIETTE. – Mais oui ! Qu'est-ce que tu veux que ça fasse aux autres ? C'est nous qui nous marions, après tout ! ça n'est pas eux !

RENÉ. – C'est clair ! Ah ! par exemple, quand on doit s'épouser, on échange des bagues. Je te donne la mienne... tu me donnes la tienne. C'est ça qui fait le mariage...

HENRIETTE. – Oui ?... Ah ! mais j'ai pas de bagues,

moi.

RENÉ. – Ni moi non plus... (*Frappé d'une idée.*)
Oh ! attends ! je sais où il y en a.

Il grimpe sur une chaise près de la fenêtre.

HENRIETTE. – Eh bien ! qu'est-ce que tu fais ? Tu vas tomber.

RENÉ. – Laisse donc... je vais chercher des anneaux ! Il y en a aux rideaux !... (*Descendant.*) Là, en voilà deux ! Tant pis, je les ai arrachés !

HENRIETTE. – Oh ! regarde donc... ils sont trop grands pour mon doigt.

RENÉ. – Tu mettras ça à ton pouce... Là, prends une bague et moi une autre... Et maintenant mettons-nous à genoux sur nos chaises comme à l'église.

Ils apportent tous deux, sur le devant de la scène, leurs chaises qu'ils placent sur le même plan, les dossiers face au public, et s'agenouillent.

HENRIETTE. – Là, c'est-il comme ça ?

RENÉ. – Voilà ! Donne-moi ta bague... bien ! je te donne la mienne... très bien !... Eh bien ! voilà, nous sommes mariés...

HENRIETTE. – Vraiment ! c'est pas plus difficile que ça ?

RENÉ. – Maintenant tu es ma femme, tu portes mon nom...

HENRIETTE. – Comment ! je ne m'appelle plus Henriette... je m'appelle René ?...

RENÉ. – Mais oui, madame René !

HENRIETTE. – Ah ! que c'est drôle ! Madame René ! moi ! Ah ! allons-nous être heureux ! D'abord nous n'apprenons plus de fables ! Tu en apprendras si tu veux parce que l'homme doit travailler pour la femme ! mais pas moi ! Et puis tu me mèneras au théâtre ! Aux premières, comme papa et maman à l'Opéra !... à Guignol !

RENÉ. – Hum ! Guignol ! Guignol ! Je n'aime pas beaucoup qu'on voie ma femme dans tous ces endroits-là ! Et puis tout cela dépend ! si papa me met au collège ?...

HENRIETTE. – Tu es mon mari ! j'irai avec toi !

RENÉ. – On n'y reçoit pas les dames... et moi, tu comprends, il faut que j'y aille, si je veux être militaire.

HENRIETTE. – Militaire, toi !

RENÉ. – Oui ! je veux me mettre général, comme mon oncle !

HENRIETTE. – Eh bien ! alors, je me ferai cantinière... on les reçoit là, les dames.

RENÉ. – Je ne te dis pas ! Mais non ! c'est assez d'un militaire dans un ménage.

HENRIETTE. – Dis donc et tu me donneras des diamants, des voitures, des joujoux !

RENÉ. – Ah ! moi je veux bien ! mais c'est cher tout ça !

HENRIETTE. – Oh ! bien, nous sommes riches ! Et puis nos parents nous donneront ! Qu'est-ce que nous avons enfin ?

RENÉ. – Moi, j'ai dix francs d'un côté, vingt-cinq francs que mon oncle m'a donnés, quarante-huit sous dans ma tirelire et soixante-quinze centimes dans ma poche !

HENRIETTE. – Oh ! oh ! dix francs, tu dis, et quarante-huit sous... Qu'est-ce que ça fait dix francs et quarante-huit sous... dix et quarante-huit ?

RENÉ. – Cinquante-huit... tu sais, avec les dix, c'est très facile.

HENRIETTE. – Bon ! 10 et 48, 58 quoi ? Sous ou francs ?

RENÉ. – Ah bien... je ne sais pas... francs, ça vaut toujours mieux.

HENRIETTE. – Tiens, comptons chacun de notre côté... (*Ils écrivent sur leurs ardoises.*) Tu dis 10 francs,

25 francs, 48 sous et 75 centimes, et moi j'ai 9 francs.

RENÉ. – Bien...

Ils comptent chacun sur leur ardoise.

HENRIETTE. – 9 et 5, 14.

RENÉ. – 0 et 5, cinq.

HENRIETTE. – 14 et 8... 15 et ?...

RENÉ. – 13.

HENRIETTE. – 15 et 13... 31.

RENÉ. – Et 18...

HENRIETTE. – Et 18... (*Comptant sur ses doigts.*) 63, 64, 65.

Ils continuent à compter en marmottant.

HENRIETTE. – Et 9... 133...

RENÉ. – 26 et 4... 35.

HENRIETTE. – 156... et 8, 153.

RENÉ. – Là, ça y est ! Je trouve 97, et toi ?

HENRIETTE. – Moi, je trouve 859.

RENÉ. – Oh ! nous devons nous être trompés ?

HENRIETTE. – Oui !... comment ça se fait ? Ah ! bien... je sais pourquoi ! Toi tu as commencé l'addition par en haut et moi par en bas ! Voilà !

RENÉ. – Ah ! c'est ça !... je commencerai toujours par en bas ! On trouve bien plus !

HENRIETTE. – Enfin tu vois, nous voilà tout à fait riches, nous pouvons donc prendre un petit hôtel... et là nous recevons ! On m'appelle « madame » : (*Minaudant.*) Ah ! madame, monsieur votre mari va bien ? – Mais très bien, madame... il sera bien désolé de ne pas vous avoir vue... justement il est sorti aujourd'hui ! Il est allé à la guerre. – Ah ! vraiment ? Et vos enfants ? – Mes enfants vont très bien. – Ils doivent être grands ? – Je crois bien ! ma toute chère, l'aîné a huit ans. – Comme ça grandit ! Et il y a longtemps que vous êtes mariée ? – Il y a six mois, chère madame, il y a six mois ! et patati ! et patata ! (*Parlé.*) Ah ! ce sera amusant de faire la dame !...

RENÉ. – Et puis il y a le voyage de nocces... On s'en va tous les deux tout seuls ! sans la gouvernante, alors ! On est des hommes... et on va très loin... en Italie... en Turquie.

HENRIETTE. – À Saint-Cloud !

RENÉ. – Si l'on veut... Ah ! c'est beau d'être libres ! De n'avoir plus à obéir à personne... nous pouvons faire tout ce que nous voulons, maintenant que nous sommes mariés.

HENRIETTE. – Et d'abord, plus de leçons !

RENÉ. – Plus de devoirs ! plus rien... (*Ils envoient promener leurs livres et leurs cahiers.*) Et quand notre institutrice viendra, nous lui dirons : Mademoiselle, nous n'avons plus besoin de vous...

HENRIETTE. – Et allez donc, l'institutrice ! (*Chantant.*) Dansons la Capucine !

RENÉ et HENRIETTE, *dansant en rond.* –

Dansons la Capucine !¹

Y a pas de pain chez nous,

Y en a chez la voisine...

On entend du bruit dans les coulisses.

HENRIETTE. – Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est ?

RENÉ. – C'est l'institutrice, c'est mademoiselle Schlumann !

HENRIETTE. – Ah ! mon Dieu, et nous ne savons pas nos leçons !

RENÉ. – Ah ! bien, nous allons en recevoir ! Vite dépêchons-nous !

¹ Ronde enfantine composée en 1860 et due pour la musique et les paroles à J.B. Clément (1837-1903), l'auteur du *Temps des cerises*.

*Ils prennent chacun leur livre de fables, et se
mettent à répéter comme au lever du rideau :*

RENÉ et HENRIETTE – Maître corbeau sur un arbre
perché... maître corbeau sur un arbre perché !...

Rideau

Table

| | |
|-------------------------|-----|
| Par la fenêtre | 5 |
| Amour et piano..... | 33 |
| Gibier de potence | 70 |
| Fiancés en herbe..... | 122 |

Cet ouvrage est le 144^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.